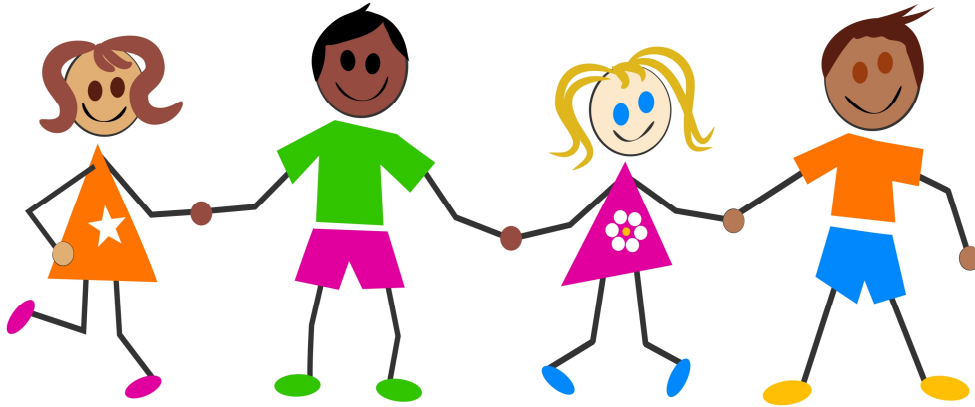


Pierrette KUHN

Le bonheur en orphelinat



Qui me croira si je dis que l'on peut être heureux dans un orphelinat ? Assurément personne. Mais si ! De fantastiques souvenirs datent de cette période.

Bien traités, manquant de rien, l'orphelinat nous oriente vers le meilleur futur possible. On nous donne les armes pour avoir les meilleures chances dans la vie. On nous aide à affronter les difficultés de la vie. Et au seuil de la majorité, tels les oisillons qui quittent le nid, nous prenons notre envol.

Ces années ont donné un sens à ma vie. Nous devenons indépendants. J'y ai appris à vivre. J'ai appris que la vie était un but. Qu'il nous faut la prendre en charge. A nous de maîtriser notre destin, du moins la partie modelable : parfois notre avenir professionnel, parfois le futur personnel. Faire les bons choix au bon moment est essentiel. Mais comment faire pour ne pas se tromper ? ... sachant que l'erreur est humaine.

Malheureusement, l'essentiel de notre trait de caractère se dessine dès la prime enfance et, pour moi, il était déjà trop tard. J'avais un pressentiment. Malgré mes rêves d'enfant, je sentais un avenir difficile et compromis d'avance. Figée par une éducation religieuse, ancrée dans le cerveau à coup de marteau, il m'était impossible de prendre mon avenir à bras le corps. Je subissais, j'y étais habituée. L'esprit était occupé par une seule et même idée,

faire sa vie en gentille ménagère, soumise à un mari et à autant d'enfants que le ciel voudrait bien nous accorder.

Dans ce milieu à forte influence religieuse, il n'était guère possible de mener une vie de plaisirs. Le plaisir était un péché. L'homme était le maître du foyer et notre rôle consistait à obéir. L'égalité homme-femme et la garde alternée pour les enfants n'étaient pas encore à l'ordre du jour. Pourtant, cette référence religieuse soulageait considérablement la vie quotidienne lorsque celle-ci devenait trop difficile à supporter.

L'église est la valeur refuge des pauvres, des déshérités et des désespérés. Après les horreurs de la guerre et ses conséquences, il était bon de s'accrocher à une doctrine qui rassurait et redonnait confiance.

Mes parents étaient des « seconds lits ». Mon père était veuf et ma mère, divorcée. Ils avaient vingt ans d'écart. Ils s'étaient mariés en 1943 alors qu'enceinte du troisième enfant, ma mère se trouvait en plein désarroi dans cette seconde guerre.

Mes sœurs aînées, nées pendant 1939-1945, se montraient hostiles aux règles imposées par cette religion. Elles étaient rebelles. Lorsque nous allions à l'église le dimanche matin, mes parents, méfiants, leur demandaient des comptes. Ils contrôlaient les horaires, les chants prévus et les noms des prêcheurs. Emile, un voisin mesquin, jouait à l'espion auprès de ma mère et lui révélait toutes nos indécrotesses.

Alors, lorsque nous faisons « l'église buissonnière », après plusieurs flagrants délits de mensonge, mes sœurs veillaient à ne plus se tromper. Cela donnait lieu à des situations très drôles. Elles achetaient des pâtisseries et nous les mangions, couchées à plat ventre, sur un dos d'âne derrière l'église. Nous entendions donc les chants et voyions même les fidèles entrer et sortir. C'était cocasse. J'aimais ces escapades irrégulières. Elles me donnaient des frissons. J'oscillais entre le plaisir et la peur de se faire prendre. Moralement, je culpabilisais car je savais que c'était mal, mais l'espièglerie avait pris le dessus. Et puis, j'étais la « petite dernière » que l'on « traînait » avec soi par obligation. Alors mes scrupules s'envolaient.

Chapitre I

La petite enfance

Je n'ai guère de souvenirs. Mon premier et lointain souvenir remonte à mes trois ans. J'étais à l'hôpital pour enlever les amygdales. Ma sœur aînée subissait la même intervention. Cela me rassurait de la savoir avec moi dans cette immense salle austère et aseptisée. Les lits étaient alignés en demi-cercle. Le mien se trouvait près de l'entrée et celui de ma sœur carrément à l'autre bout de la salle. Je ne comprenais pas pourquoi on ne nous laissait pas ensemble. Et chaque fois que je m'échappais de mon lit pour rejoindre le sien, je faisais un malaise. On me grondait, mais je recommençais. J'avais mal à la gorge. On nous donnait de la crème glacée pour soulager les inflammations, seule consolation.

Vaguement, je me souviens des visites de ma mère. Brèves et floues. Une élégante silhouette, chapeauté et vêtue de noir, se dressait au pied de mon lit. Et c'est tout. Pas de fleurs, pas de cadeaux, pas de souvenir du retour à la maison.

Une fois par an, nous nous rendions dans la famille de ma mère, à la campagne. J'aimais le voyage en autocar, mais pas le séjour. La campagne est pleine de pièges. Mes deux cousins étaient élevés sévèrement. Ils se moquaient de nous et nous appelaient « les poupées de la Ville ».

Lorsque je passais près de mon oncle, il me pinçait. Je me demandais pourquoi. Avais-je fait quelque chose de mal ? Il m'impressionnait. Lorsque je posai la question à ma mère et à ma tante, elles me répondaient que ces chicanes étaient des signes d'affection. Je restai perplexe.

Dans les campagnes, subsistent certaines inquiétudes : des histoires de sorcellerie. Je n'y échappais point. Mes cousins se régalaient à me faire peur. Il paraît que des portes s'ouvrent toutes seules, des épingles à cheveux jetés dans le feu enflamment la maison entière et bien d'autres histoires aussi effrayantes les unes que les autres. Dans ces moments, je ne pensai qu'au retour à la maison.

La Tante faisait une cuisine divine, mais les mouches gâchaient le plaisir de manger tant il y en avait. Les cochons, les vaches, la basse-cour où le jars me courait régulièrement, m'effrayaient. Je trouvais ces endroits sales et dangereux.

Nous revenions chargées de victuailles en nous promettant de revenir bientôt. Le car nous ramenait dans la grande Ville et pendant un certain temps, l'ordinaire était amélioré.

Un jour, mes grandes sœurs faisaient une ronde effrénée dans la cuisine. Une hache était posée par terre près de l'évier. Ce qui devait arriver, arriva. Ma sœur aînée s'est retrouvée assise sur le tranchant de la hache. Les hurlements et le sang ont alerté l'immeuble. Mais il y eut plus de peur que de mal. L'hôpital ne la garda pas. Après les soins d'usage, assommée par les médicaments, ma sœur retrouva son foyer. Nous étions quand même secouées par l'émotion. On ne vit plus jamais cette hache dans la maison. Et cet épisode devint une anecdote à raconter pendant les rares déjeuners de famille.

Je me souviens des dimanches, à table, en rentrant de l'église, on pouvait croire à une classique vie de famille. Ce tableau n'était qu'illusion. Tension et mauvais esprit accompagnaient le repas. Nous nous tenions cois, mais parfois la bulle éclatait. La dispute gâchait le reste de la journée.

Nos distractions, entre enfants de la rue, se limitaient aux jeux de groupes. Assis en tailleur, nous jouions à « pigeon vole » et à la marelle sur le dessin tracé au sol à la craie. Les garçons jouaient aux billes et les filles tricotaient. Nos mères nous apprenaient très tôt les travaux d'aiguilles. Les restes de laine nous permettaient de nous exercer. Nombre d'écharpes tordues, moufles ratées et bonnets difformes étaient offerts aux voisins en échange de services rendus.

J'étais bonne élève à l'école. La discipline que je préférais était le dessin. J'excelsais dans cette matière. Je passais mon temps à crayonner tout et n'importe quoi. Mon plus grand plaisir était lorsqu'on m'offrait du papier et du crayon. Mais cela arrivait rarement. Je me servais de tous les papiers qui me tombaient sous la main.

Un jour, à l'école primaire, la maîtresse nous fit dessiner une carotte. J'avais commencé l'esquisse en noir et blanc. Elle fut tellement réaliste que l'enseignante m'accusait d'avoir triché. C'était impossible. C'était le sujet du jour. J'ai eu droit à une gifle magistrale. J'étais anéantie. Pourquoi ? Était-ce

de l'orgueil blessé car face à l'indiscutable ?

On me prêtait une amitié particulière avec un petit voisin de mon âge, Roger. Sa famille était nombreuse. Trois unions successives avaient grandi sa fratrie de manière impressionnante. Les mauvaises langues de « la rue » nous accusaient de jeux sexuels. C'était faux ! Et, dès lors, s'est ancrée en moi une intolérance à la trahison. Je ne supporte pas que l'on mette ma parole et mon intégrité en doute.

Roger nous apportait les épluchures de pommes de terre pour les lapins que nous élevions dans la cave. Notre jardin, bien qu'un peu éloigné, profitait à tous les voisins. Il fallait prendre le car pour s'y rendre et les retours chargés, étaient pénibles. Les fruits et légumes à profusion faisaient vivre toute la rue.

Lorsque mon père revenait du jardin en vélo, il en tombait régulièrement à cinquante mètres du but, la porte d'entrée de notre demeure. Les hommes disponibles se précipitaient pour l'aider à monter les escaliers et atteindre son lit. Grand cardiaque, quelques séjours à l'hôpital lui rendaient, pour un temps, la santé.

Parfois, des garçons plus dégourdis que d'autres, dénichaient de vieux vélos et les réparaient. La solidarité était extrême. Nous en profitions tous. En hiver, nous descendions la rue enneigée en pente, assis sur des cartons en guise de luge. Nous nous amusions beaucoup. Nous étions heureux.

Les « anciens » restaient au chaud car les hivers étaient très froids. Ils nous observaient à travers les carreaux embués.

La vie s'écoulait paisiblement, au rythme des saisons.

Chapitre II

« Rue de la Croix »

Les deux dernières guerres ont été ravageuses en Alsace. On comprend, aujourd'hui, les états d'âme de nos parents. Ils ont tant souffert. Ma pauvre mère a dû élever trois enfants nés pendant 1939-45. Tous les jours, elle se demandait, pourtant blessée physiquement à la tête par une bombe tombée sur notre domicile, comment elle allait nourrir ces trois bébés. Etaient-elles un cadeau du ciel ou une punition de Dieu ?

Avec un courage extrême, cette famille a continué, tant bien que mal, son bonhomme de chemin. Le père est revenu de la guerre, des deux guerres, abîmé, sombre, mais courageux et responsable. La mère, revenue de l'hôpital et de la déportation en Dordogne, était soulagée. Elle croyait vraiment à un bonheur redevenu possible.

L'avenir s'annonçait prometteur. Les temps se prêtaient au monde du travail. Il fallait reconstruire. Les hommes blessés physiquement et moralement, reprenaient avec courage le chemin d'une vie qui ne pouvait que s'annoncer meilleure.

Mais des difficultés s'annonçaient très tôt. Les traumatismes étaient difficiles à gérer. Les psychologues n'existaient pas. Les femmes avaient appris à se débrouiller seules. Elles géraient la situation avec courage. Par nécessité, elles avaient pris le présent, à bras le corps.

Au bout de notre rue, il y avait un Foyer de jeunes étudiants. La plupart étaient étrangers et très riches. Nous côtoyions des jeunes gens de toutes les couleurs et apprenions la tolérance. Il y avait beaucoup de fils de rois et ministres des pays d'Afrique noire. Les Japonais et les Arabes nous étonnaient. Nous ne connaissions pas ces cultures si différentes des nôtres.

Nous n'étions pas racistes. Sans nous mélanger, nous avons grandi ensemble. Nos mères étant employées dans ce Foyer. La mère de Nina faisait les peluches dans les cuisines du sous-sol. La maman de Roger s'occupait de la vaisselle. Et la nôtre était la couturière du quartier. Régulièrement, un beau et grand jeune homme noir, richement vêtu, venait récupérer ses vêtements chez nous. Aussitôt, ma mère m'envoyait à l'épicerie du coin. Elle venait de s'enrichir grâce à son travail que l'on appréciait beaucoup.

Nous n'avions pas beaucoup de visites. Seule, une amie juive qui habitait dans le bas de la rue, venait toutes les fins de semaines. Je devais lui allumer le feu. C'était le « shabbat ». En remerciement, je recevais une petite poignée de petits raisins secs. Mais souvent, j'y allais à contre cœur car la demande interrompait nos jeux d'enfants. Nous jouions à « pigeon vole » et la ronde, assise en tailleur, s'impatientait.

Malgré les blessures, la vie continuait dans un pseudo bonheur retrouvé.

Dans notre famille, la vie s'écoulait paisiblement. Nous survivions grâce au jardin pour les fruits et légumes, et à l'élevage de lapins dans la cave pour la viande du dimanche.

Ce jour-là, c'était la fête. Un pot-au-feu ou un civet de lapin mijotait sur la vieille cuisinière pendant que nous nous rendions tous à l'église pour l'office. Parfois, une de mes sœurs posait problème car à table, nous n'avions pas droit à la parole.

Mes trois grandes sœurs, occasionnaient bien des soucis à mes pauvres parents. Toutes les trois commencèrent très tôt à fréquenter les garçons du quartier. L'aînée partit travailler en Suisse. Les deux autres furent épouses et mères avant l'âge de dix-huit ans. Malgré une certaine gêne, et même une certaine honte, ma mère se sentit soulagée. En effet, en un rien de temps, il y avait trois personnes en moins dans la maison. La situation s'allégeait. D'autant que mes sœurs n'étaient ni gentilles, ni aimantes. C'était des gamines difficiles, rebelles et parfaitement insupportables.

J'étais « la petite dernière » que l'on n'aimait pas parce qu'on la disait trop gâtée. Je me demande bien en quoi mon sort était enviable. Nous n'avions rien. Je passais la plupart de mon temps, assise sur les marches du perron de notre immeuble. Je voyageais « sans ticket ». Je rêvais d'un autre monde, d'une vie meilleure.

Quelquefois, Roland, un beau-frère sympathique me prêtait un peu d'attention. Nous jouions aux cartes. La belote n'avait plus de secret pour moi car il ne me laissait pas gagner. Même si ces moments étaient rares, je ne les oublierai pas. Je garderai pour toujours l'amour des jeux de cartes.

Ce garçon, de la « rue d'en bas » était le petit ami de ma sœur aînée et l'enfant préféré de ma mère. Elle l'adorait. Elle aurait voulu un garçon, et a eu quatre filles. Roland n'avait jamais tort. C'était ma sœur qui ne se comportait

pas bien avec lui. Il était « béret rouge » dans les commandos de parachutistes lors de la guerre d'Algérie. Ma mère lui envoyait des colis. Lorsqu'il est revenu blessé, c'est elle qui s'occupait de lui. Ce garçon était charmant et savait se faire aimer. Pour le bien de Roland, car élevé par une tante alcoolique, sa demeure était la nôtre.

Mes parents étaient vieux, fatigués et malades. Ils auraient mérité un peu de bonheur. Elle était loin la vie heureuse du début de leur vie commune.

Je ne me souviens pas du rire de mes parents. Ni même de leurs larmes. On ne montrait pas ses sentiments.

Nous aurions voulu connaître des détails de ces guerres si destructrices. Nos parents n'en parlaient jamais. La seule référence à laquelle nous avons droit, était la réflexion de mon père envers ma sœur qui repoussait les oignons sur le bord de l'assiette parce qu'elle ne les aimait pas : « pendant la guerre, tu aurais été contente de les manger »... et le débat était clos.

La dernière guerre était finie depuis déjà dix ans. Tous les premiers mercredis du mois, la sirène de la Ville était actionnée. Elle sonnait l'alerte en cas de danger. Mais c'était pour vérifier son fonctionnement, pour nous rassurer. Le son perçait le ciel. Les gens tremblaient. Ma mère, toujours traumatisée, m'empoignait le bras pour descendre en vitesse dans la cave. Ce lieu de protection sécurisait la population. Des vivres, de l'eau et des couvertures y étaient encore stockés. Une quantité incalculable de pots de confiture, de toutes sortes, trônait sur une étagère.

Mais l'avenir s'annonça bien triste. Mon père décéda. Son cœur, fatigué et usé, lâcha. Ma mère le suivit sept mois après victime d'une maladie incurable et décelée trop tard. Elle me laissait seule, adolescente et en plein tourment. Ce sentiment de solitude et d'abandon ne me quittera plus. Cette insécurité gâchera le reste de ma vie.

Quand ma mère est partie, dans d'atroces souffrances, j'ai pu la voir sur son lit de mort à l'hôpital. Je ne la reconnaissais pas. C'était une vieille femme dont les traits étaient déformés par la douleur. Quand je cherchais son numéro de chambre dans le couloir, une infirmière me l'indiquait en disant : « la grand-mère est dans la chambre du fond, à gauche ». La pièce dont elle parlait, était un petit réduit où les infirmières préparaient leurs injections.

Ce n'était pas une chambre classique de malade comme on a l'habitude

de voir. Un courant d'air balayait l'espace. Nous étions en novembre. Il faisait froid. J'étais choquée mais n'osais rien dire. Qui m'aurait écoutée ?

Ses cheveux gris étaient lissés vers l'arrière, un œil « argenté » était entr'ouvert et une grande barbe couvrait le bas de son visage. Ce n'était plus ma mère, mais une vieille dame inconnue pour qui j'étais tellement navrée et anéantie. J'étais tellement traumatisée par cette image que j'ai dormi par terre chez des voisins pendant plus de trois semaines.

Mon père était mort dans son lit, à la maison. Je l'ai toujours connu, malade et alité. Aussi, il semblait endormi. Seul son teint jaune signalait son absence. Mais sa vue ne me hanta pas.

Mon enfance était brisée. Je la quittais dès ce moment-là.

Mes trois sœurs avaient quitté le nid familial. Sans repères, elles ont vite succombé à des amis de quartier, devenus leurs maris. Les jeunes ménages vivaient chez les beaux-parents car des enfants sont vite arrivés.

Que me réservait donc l'avenir ? On ne me proposait rien. On se posait des questions. J'embarrassais. J'étais consciente du poids que je représentais. J'en ai vite fait l'expérience. On m'a déposé par obligation chez une de mes sœurs. Cela n'a pas marché. Ce fut un cuisant échec et un mauvais souvenir.

On me traitait en adulte alors que j'étais une adolescente perdue et désorientée. J'étais effrayée. Que me réservait l'avenir, cet inconnu ? On ne s'occupait pas de mes états d'âme. J'étais un point d'interrogation en suspens. Personne n'avait compris la situation. L'amour, la compassion n'existaient pas. Seuls les liens de l'état civil nous unissaient.

Et ce jour béni arriva enfin où seule chez ma sœur, une assistante sociale frappa à la porte. C'était le ciel qui m'envoyait un ange. Elle me demanda si je voulais bien aller dans une maison qui abritait d'autres enfants. Bien sûr que j'étais volontaire. Je l'aurai suivi immédiatement. J'aurais volontiers applaudi des deux mains. La fougue de ces instants magiques, retombée, je me demandais si cette promesse était fiable.

On m'avait mise à travailler comme bonne à tout faire chez plusieurs employeurs. Des gens riches. Je me suis enfuie, à chaque fois, le jour-même. Je ne me sentais pas à ma place. Je valais mieux que cela. Aucune communication

n'étant possible avec l'entourage, je naviguais entre des familles inconnues. Je me sentais exploitée.

Seule une voisine, Nina, de l'âge de mes sœurs, me témoignait de l'intérêt. Je l'aimais beaucoup. Elle était intelligente. Quelquefois, je lui demandais de l'aide pour mes devoirs d'école. Elle ne refusait jamais et se mettait volontiers à ma disposition. Lors des rares sorties scolaires, Nina me donnait de l'argent de poche. Ces relations me faisaient du bien. Elle me comprenait. Et je sentais de la chaleur dans nos échanges.

Ce n'était pas le cas de mes sœurs. Elles ne me témoignaient aucun intérêt et je sentais, au contraire, une grande animosité. Elles jalouaient mon statut de cadette. Mon sort ne me semblait pourtant pas enviable.

Alors, un jour, plus désespérée que d'ordinaire, j'ai avalé les cachets pour malades cardiaques de mon père. Personne ne s'en était aperçu. C'est Nina qui m'a trouvée, écroulée sur les marches de l'escalier. Elle habitait l'arrière du bâtiment. Le vieux médecin de famille m'a porté les soins d'usage sans qu'aucune de mes sœurs ne soient informées. Leurs soucis étaient ailleurs.

Alors, tremblante et les jambes flageolantes, le soir même, je déambulais dans la ville. Mes pas m'emmenaient sur les bords de l'Ill où se regroupaient les sans-logis de la ville. La peur comprimait ma poitrine, mais elle n'évite pas le danger.

Dans un état de renoncement total, je me fichais de ce qui pouvait m'arriver. Peu m'importait. Je déprimais. L'avenir me semblait bouché. Seul un point d'interrogation s'affichait devant mes yeux et je ne voyais aucune réponse à l'horizon.

Je me retrouvais donc chez les sans-logis, sous un pont, vêtue d'une veste blanche que l'on m'avait généreusement offerte et qui faisait de moi une cible dans la nuit. Ces gens abandonnés m'ont apporté l'aide dont j'avais besoin. Cette nuit-là, je me suis sentie protégée. C'était bon. J'avais compris que de l'empathie pouvait venir de parfaits étrangers. Ce sentiment que l'on devrait éprouver en famille, se serrer les coudes pour surmonter les obstacles de la vie, n'existait pas chez nous. Cette fois-ci, c'était les clochards de la ville qui m'avaient secourue. Mon ange protecteur veillait. Il ne m'est rien arrivé de fâcheux.

On m'a retrouvé et une fois de plus, remise au travail. Cette fois-ci, chez le boulanger de quartier, des gens compatissants et généreux. J'ai persisté sept mois. Patrons et employés déjeunaient ensemble le midi. On me mit à l'épreuve. Je n'étais pas dupe. A table, le fils aîné parlait de sujets intellectuels, tel que, l'histoire de la France. Je sentais le piège. Mais, comme dit le proverbe, « tel est pris qui croyait prendre ». Malgré mes origines et mon jeune âge, j'étais férue d'histoire. C'était une matière que j'adorais à l'école et j'y excellais. L'histoire de nos ancêtres me passionnait. Toute la tablée était étonnée de mes réponses et les discussions s'arrêtèrent net. Admiratifs ou vexés ? Je jubilais. Dans d'autres domaines, il est évident que je n'aurai pu faire le même effet.

Le travail était dur. Il n'était pas approprié à la jeune fille d'à peine treize ans que j'étais. Monter des sacs de charbon de la cave avec de si hautes marches, était inhumain. Je pleurais de douleur tellement ces sacs étaient lourds. A l'âge de trente ans, mon dos en a payé le prix.

Des paniers remplis de linge sale et grouillant de blattes m'attendaient l'après-midi. Avec horreur, je m'acquittais de la tâche. A côté de la buanderie, se trouvait la réserve de farine. Quand j'allais chercher un bol pour préparer le gâteau du goûter, des souris s'enfuyaient aussi affolées que moi.

Quelquefois, je devais apporter une chaise à rempailler en quittant mon travail. La honte ne me quittait pas. Je devais traverser la ville avec la chaise percée dans mes bras. C'était lourd et gênant.

Mon travail à la boulangerie débutait à quatre heures. Ce matin-là, sur mes yeux, une ombre était passée. Même si, plus tard dans la journée, le ciel s'annonçait bleu, en moi, le gris avait pris la place. Je n'avais pourtant pas le choix. Malgré le poids qui pesait sur mes épaules, je fis appel à mon courage et chassais ce gris. La vie continua difficilement.

Les arbres se balançaient dans la nuit au gré du vent, les oiseaux dormaient et les volets étaient clos. Seule une ombre filait dans la nuit, rasant les murs. C'était moi. L'aube était lente à poindre.

Je devais traverser la ville, seule. J'avais un imperméable orange, bien voyant dans la nuit dont on m'avait également fait cadeau pensant me faire plaisir. Je faisais pitié. J'ai été importunée par un homme qui m'offrait des cigarettes. Je n'en voulais pas et précipitais le pas. J'ai eu de la chance. L'importun n'insista pas. Une fois de plus, mon ange gardien veillait. Mais,

j'ai ressenti cet épisode comme une frayeur supplémentaire. Cette peur qui ne me quitta plus.

Alors, la visite de l'assistante sociale hantait toutes mes pensées. Je relevais la boîte aux lettres tous les matins. Je guettais un courrier. Je commençais à comprendre que les promesses ne se tenaient pas toujours. Mais je me trompais. Comme j'étais heureuse lorsque ce courrier tant attendu arriva enfin après trois semaines d'attente. On me demandait de me présenter à l'orphelinat un certain 18 juin, date inoubliable.

Ma sœur, délestée d'un poids trop lourd, et bien contente de se retrouver avec sa propre famille, m'a accompagnée au rendez-vous fixé. J'avais emporté une petite valise et ma guitare alors que j'étais seulement convoquée pour me présenter.

Le sentiment d'être de trop chez ma sœur me donnait des ailes. Ma sœur m'a déposé avec mon baluchon, plus petit qu'un sac de sport. J'étais pleine d'espoir. Non seulement, mon départ arrangeait ma sœur, mais il me procurait un immense sentiment de soulagement.

C'était l'inconnu, j'adoptais ce lieu immédiatement. J'ai tout de suite senti que là était ma place, ma véritable et définitive place. Je ne m'étais pas trompée. C'était bien le début d'une nouvelle vie ... la vie tout court !

Chapitre III

« La Villa »

Une grande bâtisse flanquée de deux ailes symétriques se dressait au bout d'un chemin bordé d'arbres. Le bâtiment central comportait les bureaux, la salle des fêtes et l'infirmierie. L'aile gauche était destinée aux garçons et l'aile droite aux filles.

Les deux ailes étaient structurées de façon parfaitement identique. Les « études » -pièces à vivre-, les dortoirs et les sanitaires étaient disposés exactement comme ceux des filles.

A l'arrière de chaque aile, était attenant un terrain de sport. Les filles à droite, les garçons à gauche et au centre, le grand terrain mixte. J'étais émerveillée car j'aimais le sport. Sans trop savoir ce que c'était d'ailleurs car chez nous, le sport se limitait aux glissades sur des morceaux de carton dans d'immenses trous que la guerre avait laissés sur la grande place de la « rue de la croix ».

Le plus grand terrain de sport était le « central », à l'arrière des bureaux. En fin d'année scolaire, nous organisions des spectacles de « plein air » où toutes les personnalités de la Ville étaient invitées. Nous nous exercions des semaines auparavant. La plupart de ces manifestations étaient de grandes réussites. Mais, malgré des entraînements réguliers et rigoureux, il y avait des « ratés » : tournoiments oubliés, mouvements d'ensemble disloqués.

Nous n'étions pas à l'aise. Les petites jupettes blanches n'étaient pas flatteuses. Elles étaient même disgracieuses pour les pensionnaires un peu trop « rondes ». Mais les dispenses n'existaient pas. Ce qui quelquefois prenait l'allure d'une corvée, devait s'assumer. Le lendemain, le quotidien, photo à l'appui, titrait : « la fête des orphelins était une réussite » !

Le terrain de sport des garçons servait essentiellement au « foot » et au « basket » et celui des filles, à la gymnastique et au hand-ball.

Lors de mon arrivée, il faisait beau, nous étions en juin. En passant le portail, je levais les yeux sur la façade. Une jeune fille, assise sur un rebord de fenêtre, se peignait les ongles. Ma sœur se voulait rassurante en m'indiquant ce

charmant tableau. Elle était contrariée par un sentiment mêlé de honte et de remords. Elle n'avait pas compris. Elle n'avait pas vu à quel point j'étais heureuse et soulagée d'être ici.

Je ne m'étais pas trompée. Un Monsieur grand et imposant nous accueillit avec un large sourire. M. Juste devenait mon tuteur légal. Dans cette grande maison qui accueillait plus de cinq cents enfants, nous n'étions que onze véritables orphelins. Tous les autres pensionnaires étaient, soit des pupilles de la Nation, soit des placements de l'Administration Sanitaire et Sociale. Des cas sociaux à qui l'on offrait un meilleur avenir. Certains étaient abandonnés, d'autres venaient de milieux difficiles. Un destin trop cruel pour des enfants.

Marjolaine était persuadée que lorsqu'on était pupille de la Nation, on était mieux lotie que les enfants placés par la DASS. Je n'ai pas remarqué de différence, mais je n'avais pas son expérience. J'arrivais et elle se trouvait sur place depuis d'âge de cinq ans.

Le sourire de M. Juste me plaisait. C'était encourageant. Après un entretien relativement succinct, on me garda. Je partais, le lendemain, en vacances.

L'orphelinat possédait un charmant petit manoir nommée « la Tourelle » dans la campagne alsacienne. La forêt environnante cachait ruines et châteaux, ce qui permettait de longues et merveilleuses promenades. Ces joyeux vacanciers chantaient une drôle de « Marseillaise » : « allons enfants de la Tourelle, les jours de gloire sont arrivés ! ... » ... et puis, sur l'air de « l'étoile des neiges » de la célèbre chanteuse Line Renaud : « dans un coin perdu de fromage, un tout petit asticot, faisait de la barre fixe en se tordant les boyaux, sur une vieille lame de couteau ; étoile des crèmes, mon cher camembert, c'est toi que j'aime, pour le dessert ; après les potages, après les fayots, roi des fromages, de tous les mets, c'est toi l'plus beau ! » J'étais consternée et amusée.

Et c'est là que j'ai véritablement fait la connaissance de mes congénères. Là où moi j'ai trouvé le soulagement et le bonheur, et où je me sentais revivre, d'autres souffraient énormément. Chacune avait un parcours atypique. Les amitiés se nouèrent rapidement. Mes premières années de vie m'avaient mûrie précocement. Cette maturité a été bien utile par la suite.

Pendant les congés de ce même été, nous sommes parties à Rotterdam.

Un échange entre orphelins hollandais et français.

Nous étions heureuses et surprises par les habitudes de vie au Pays-Bas. Le petit déjeuner était un festin. Une immense table était dressée dans la salle à manger et regorgeait de nourriture en tout genre. Nous visitons des zoos, des musées et « Madurodam » un village miniature. Des après-midis à la plage nous reposaient des grandes marches à travers la Ville.

Les jours d'arrivée et de départ, nous croisions les pensionnaires hollandaises. Au moment de la toilette, nous étions horrifiées, mais hilares. Elles se lavaient nues !

Il a fallu rentrer. Que de mondes nouveaux s'offraient à moi, cet été ! Que d'agréables souvenirs en si peu de temps !

La rentrée scolaire arriva à grands pas. Le retour se fit rapidement, de manière programmée et très organisée.

J'ai fait la connaissance de Tan'Mathilde, notre éducatrice. Une dame d'un certain âge, au visage sévère, la mine renfrognée, mais qui s'avéra charmante. Le directeur-adjoint, M. Becker, s'est montré très amène. C'était un monsieur très menu ; sa maigreur m'interpella. J'ai su par la suite qu'il s'agissait d'un problème de santé.

On me destinait au groupe des « gentianes », un des deux groupes des « grandes ». L'autre groupe s'appelait les « edelweiss ». Ces dernières étaient « sortantes ». Elles travaillaient, pour la plupart, en apprentissage de secrétariat dans de petites entreprises. Les classes d'âge inférieures s'appelaient « les coccinelles » pour les deux à quatre ans, « capucines », « bleuets » et d'autres noms de fleurs suivaient jusqu'aux aînées. Chaque groupe avait sa « Tan' », Tan'Mathilde, Tan'Rose ... et les autres.

Et là, commençait enfin ma vie. On m'octroya un numéro, le 234 ! On me donna des chemises de nuit marquées de ce numéro. J'ai eu des patins à roulettes. Je dus scotcher mon nom avec du sparadrap sous la semelle pour attester de mon appartenance. C'était du plaisir à l'état pur. Jamais, dans mes rêves les plus fous, je n'aurais seulement pensé à un cadeau pareil dans mon ancienne vie.

Tan'Mathilde m'installa donc. J'étais aux anges. Je ne comprenais pas mes colocataires qui se plaignaient tout de temps et de tout. Que voulaient-elles donc encore ?

Nous avions tout ce qu'il nous fallait ... sauf peut-être l'essentiel, de l'affection. Ce n'est que plus tard que je l'ai compris. Ce manque creusait un terrain fragile et occasionnera un vide impossible à combler. Ce désastre affectif fera de nous des êtres à part. Mais, je croyais sincèrement que l'on pouvait s'en passer puisque moi-même je ne connaissais pas ce sentiment. Dans le triste foyer de la « rue de la croix », on ne s'embrassait jamais. On ne se disait jamais de mots doux ni même de mots gentils.

Et comme dans les pensionnats anglais, on apprenait à se couper des émotions les plus naturelles, telles que pleurer en public ou rire à gorge déployée.

Mais, je me sentais comblée. J'étais au chaud, j'avais à boire et à manger et j'étais en bonne compagnie. Je n'en demandais pas davantage.

Au moment de se coucher, trois nouvelles camarades vinrent m'embrasser quatre fois sur les joues pour me souhaiter une bonne nuit. C'était l'habitude « paraît-il ». Moi, j'ignorais que cette coutume existait ! Pour autant, aucune de mes nouvelles amies ne relevait ma réaction. J'ai eu le sentiment d'être parmi des individus particuliers. Ce n'était que le début, je découvris ce qu'était la vie.

Quand nous étions couchées, avant l'extinction des feux, Tan-Mathilde déposait un chocolat ou un bonbon sur chaque chevet.

J'avais des étoiles dans yeux. Ce soir-là, j'ai fait une prière, très sincère, de remerciements. Je songeais brièvement à ma nuit sous le pont. Je chassais vite les mauvais souvenirs pour me noyer dans le bonheur présent. Cette nuit-là, je m'endormis paisiblement. Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

Chapitre IV

L'installation

Le lendemain de ma première nuit à « la villa », on me gâta encore. On m'attribua un bureau, un placard, du matériel... il y avait de tout. Il suffisait de demander et même de se servir. Une telle aisance me consternait.

Nous avions des vélos, de magnifiques terrains de sport et d'efficaces éducateurs sportifs. Je me trouvais engagée dans une équipe de hand-ball où j'excellais. J'avais une force de cheval. Charrier les sacs de charbon chez le boulanger m'avait rendue solide. J'étais bien sûr gardienne de but et peu de balles atteignaient le filet. On redoutait mon tir. Je m'éclatais.

La rentrée scolaire approchant, et en vue d'une orientation scolaire, on me fit passer des tests chez une psychologue pour cibler mon avenir professionnel. Comme je savais taper à la machine à écrire –seul bien de famille de la « rue de la croix »- et que mes résultats scolaires étaient bons, on me destina vers du secrétariat. Cette matière était noble pour l'époque. Elle prédestinait à une carrière riche et de qualité. Aussi je fus inscrite dans un collège pour préparer un CAP de sténo dactylographe. J'aurais aimé faire une carrière médicale mais, timide et réservée, je n'osais émettre mon vœu.

Depuis le mois de juin, où j'avais quitté la « rue de la croix », ma vie ressemblait à un conte de fée. Comme était loin mon adolescence en point d'interrogation. Il m'était arrivé tant de bonnes choses. Les mauvais souvenirs s'éloignaient. Les gênes, les peurs, les soucis et tracas avaient disparu. Je me sentais en sécurité. Je voulais rester à la Villa pour toujours.

Je ne comprenais pas Marjolaine. Elle se trouvait là, avec son frère et sa sœur, depuis l'âge de cinq ans. Ses parents étaient décédés. Et d'un milieu aisé, se retrouver subitement dans cette grande maison, anonyme et numérotée, l'avait traumatisée. Son frère et sa soeur s'en sont également difficilement remis. La vie s'est montrée dure envers eux, même par la suite.

Avant de monter se coucher, nous passions au sous-sol pour cirer nos chaussures. Un vieux baby-foot était abandonné dans un coin. Je connaissais cet enfin pour en avoir vu dans des bars où je devais récupérer mes sœurs lorsque ma mère se fâchait de leurs retards. Dans un autre coin, un immense tas

de pommes de terre attendait qu'on les ramasse. J'ai immédiatement vu la corrélation. Un soir, j'ai appris à jouer à mes consoeurs en se servant d'une pomme de terre en guise de balle. C'était de la folie ! Nos chaussures en pâtirent car elles ne furent plus cirées. Le temps imparti à leur nettoyage, était dorénavant destiné à de folles séances de baby-foot. La liesse avait remplacé la tristesse et la monotonie.

Après le cirage des chaussures et les devoirs d'école, nous montions à l'étage. La toilette se faisait « en combinaison ». Pas question de se laver nue devant tout le monde. Le souvenir des Hollandaises nous revenait. Nous n'étions pas prêtes à ces habitudes, jugées libertines.

Chez nous, c'était pourtant un tableau des plus comiques. Deux rangées d'une dizaine de jeunes filles, alignées devant des lavabos surmontés de miroir, s'agitaient sous les chemises de nuit. On aurait dit des pantins désarticulés qui gigotaient sous cloche. On y dégrafait, à l'aveugle, les soutiens gorges et quittait les petites culottes, enfermée du cou jusqu'au mollet et poignées. C'était vraiment une image cocasse. Des fantômes en action, en plein jour, se reflétaient à l'infini dans les miroirs. Nous riions et plaisantions de bon cœur. « Hep madame, vous perdez votre mouchoir » « non Mam'zelle, c'est mon fils ! ». S'ensuivait une liesse générale.

Dans le dortoir, d'une vingtaine de lits, chacune trouvait son intimité dans le lit qui lui était attribué. Tan' Mathilde avait sa chambre tout au bout de la pièce et sa porte restait ouverte toute la nuit. Après l'extinction des feux, nous chuchotions parfois entre voisines. Mais l'oreille exercée de Tan' Mathilde nous rappelait à l'ordre.

Ce premier soir, j'avais du mal à trouver le sommeil. Mais ce n'était plus par peur. J'étais énervée par toutes ces nouvelles choses qui m'étaient arrivées et qui me submergeaient. Je pensais au chemin parcouru en si peu de temps. J'entendais des ronflements et même des paroles : « j'ai soif » et une réponse « prends la bouteille ». Pourtant, le dortoir semblait endormi.

Dans l'obscurité, j'imaginai un petit chat que des mains bienveillantes déposent dans son panier pour le remettre sur le bon chemin. J'ai fini par sombrer dans un sommeil d'une grande sérénité.

Je découvrais une famille. Nous mangions trois fois par jour. Alternativement, nous devons nous acquitter des corvées de ménage, mais cela m'importait peu. Par équipe de deux, je participais avec plaisir.

Une fois par semaine, nous étions de « grande corvée ». Cela revenait à faire la vaisselle des chaudrons et grandes marmites dans la cuisine centrale qui se trouvait au sous-sol. Je faisais équipe avec Marjolaine et, selon le planning, notre journée était le jeudi. Ce jour-là, nous étions autorisées à regarder la télévision. Notre feuilleton préféré était Zorro. Il fallait se dépêcher de nous acquitter de notre tâche et ne pas rater le début. Nous jetions cette lourde vaisselle dans les placards, encore mouillée pour aller plus vite. Aucune remontrance ne nous est parvenue. Le lendemain, pour resservir, elle avait séché.

Tous les trimestres, nous sortions nos matelas dans la cour pour les battre. Cette corvée s'avéra finalement une journée de franche rigolade. Nous ne sentions pas la fatigue car l'ambiance était à la plaisanterie.

Un atelier « théâtre » était organisé et les pensionnaires, garçons et filles, étaient invités à constituer la troupe. J'étais bien sûr volontaire. Tout m'attirait. Je voulais découvrir des horizons nouveaux. Je ne me souviens plus de la pièce, mais j'avais un rôle de soubrette. A cause d'un fou-rire nerveux, j'ai gâché la répétition et renoncé à ce projet qui ne me réussissait pas.

Une fois par semaine, nous avions « chorale ». Le maître de chant, M. Herrman, était un monsieur bedonnant, aux cheveux blancs, passionné de musique. Nous nous moquions gentiment de lui quand il battait la mesure. Il fendait l'air avec sa baguette tel un épéiste. Ses grands gestes nerveux nous amusaient.

Pour être admise dans la chorale, nous devions chanter quelques notes devant lui pour nous classer. Il a fallu chasser sa timidité. J'étais « alto », Marjolaine était « soprano ».

C'était merveilleux ! J'adorais ces moments où nous nous retrouvions dans cette grande salle des fêtes. Timorée, mais noyée dans la foule, je passais inaperçue et chantais à tue-tête, de bon cœur.

Chapitre V

Les Noël

Le summum du bonheur était Noël. Nous décorions les « études ». Ces grandes pièces à vivre dont le parquet ciré faisait la fierté de Tan'Mathilde. Chacune pièce avait un grand sapin que nous ornions, chaque année, de couleurs différentes. En entrant, tout brillait. Des guirlandes, des flots, des nœuds, des boules éblouissaient le visiteur. L'esprit de Noël était là. C'était trop beau. J'étais aux anges. Et encore, certaines pensionnaires se plaignaient. Je ne comprenais pas pourquoi.

Nous avions les mêmes robes pour les fêtes, grises « prince de galles », sobres et très classes. Ras du cou, manches trois-quarts et longueur décente, le tissu brillait sous l'éclairage de fête. Les robes de semaine étaient plus ordinaires. Le tissu écossais et les chaussettes à pompons nous repéraient dans les cours d'école. Nous étions gênées. Les orphelines se repéraient dans les cours d'école. Nous inspirions de la compassion et peut-être même de la pitié. Cela m'ennuyait beaucoup.

Au Collège, en fin d'année, Lucienne, ma voisine de table et amie proche, avait organisé une quête auprès des élèves de la classe pour m'offrir un cadeau. C'était un sac à main. Je pleurais à chaudes larmes toute la journée. Je ne pouvais plus m'arrêter. Bien sûr, j'étais reconnaissante et touchée, mais j'avais honte. Je ne voulais pas être distinguée, parmi la foule. Mon amie Lucienne me donnait quelquefois des chaussures dont elle ne voulait plus mais cela ne ressemblait jamais à de la pitié. C'était une transaction entre copines comme d'autres s'échangent des vêtements.

Un mois avant les fêtes, Tan-Mathilde nous faisait établir une liste de cadeaux souhaités. Le Père Noël nous en accordait deux. Un cadeau était offert par la Villa et un autre, par Tan'Mathilde elle-même. Je trouvais cela très généreux de sa part car elle n'y était pas obligée. Elle était d'ailleurs la seule éducatrice à nous gâter ainsi. Je rayonnais encore.

Les Noëls de la « rue de la croix » se limitaient à un sapin, un épicéa, chichement décoré. Les rares fois où ma mère allumaient les bougies, le sapin prenait feu. C'était la panique. Nous remplissions, ma mère et moi, le plus vite possible des seaux d'eau pour éteindre le feu. Mon pauvre père assistait au désastre depuis son lit d'où il ne pouvait sortir. Jamais, pourtant, il ne s'affolait ou nous reprochait notre initiative. La tradition était sacrée. Parfois, les pompiers devaient intervenir car le feu s'étendait dans les cheminées. Ces expériences se répétaient chaque année. Mais pour nous, pas de fête, les parents étaient vieux et malades, pas de cadeau car pas de moyens, pas de repas de réveillon et au lit de bonne heure car rien à faire. C'était un soir comme un autre.

Alors les Noëls de la Villa se sont gravés dans ma mémoire pour toujours. Les repas de réveillon étaient des repas améliorés, nos cadeaux étaient déposés sous le grand sapin illuminé et la soirée se poursuivait dans la grande salle des fêtes avec des spectacles répétés longtemps à l'avance. Il y avait la crèche vivante. Denise faisait une tendre Marie. Nous chantions le répertoire de chants de Noëls que M. Herrman nous avait enseigné. C'était magique !

Dans la salle, comble et attentive, étaient assis, au premier rang, le Maire de la Ville, ses adjoints et d'autres personnalités importantes. Sir Peter Thownsend, pilote britannique et héros de la seconde guerre mondiale, parrainait la « Villa ». Cet éminent personnage nous honorait parfois de sa présence. Mais très rarement. Son portrait était accroché au mur de cette grande salle des fêtes. Nous étions fiers de nous produire devant ces impressionnantes personnalités. Le reste de la salle accueillait les familles, les connaissances et amies que nous pouvions inviter.

En ce qui me concerne, il n'y avait jamais personne. Mes sœurs ne me connaissaient plus. Les relations étaient interrompues, mais je n'en souffrais pas. Ma nouvelle vie me comblait.

Chapitre VI

« L'étude »

Le soir, après l'école, dans la pièce à vivre appelée « l'étude », nous faisons nos devoirs. Les miens étaient rapidement expédiés. Je les trouvais faciles et je travaillais vite. Il me restait du temps pour dessiner. J'adorais cela. J'avais l'autorisation de préparer du thé ou du chocolat, pour nous toutes, dans la petite cuisine du sous-sol. Celle-ci semblait à l'abandon. Elle était rarement utilisée. Je la faisais donc revivre. C'était un formidable signe de confiance de la part de Tan' Mathilde. Et toutes mes compagnes étaient ravies.

Nous étions une quinzaine. Il y avait les sœurs Tatin, aussi gentille l'une que l'autre. L'aînée voulait être infirmière, la cadette, employée de bureau. Leur père était médecin, et pourtant elles sont arrivées parmi nous. Que s'est-il donc passé dans leur foyer ? Le savaient-elles seulement ? Elles étaient si jeunes ...

Béa Sol était le bébé de la classe, maladroite et râleuse, mais si rieuse. Rien que son physique inclinait au sourire. Elle était sympathique. Qu'est-elle devenue ?

Muguette étudiait le secrétariat international. Cela lui allait bien. Elle se voyait déjà l'épouse d'un homme riche et important. Une taille de mannequin, une élégance naturelle augurait d'un avenir prospère. Ses rêves l'ont trahie, elle était cleptomane. S'en est-elle remise ? Je l'ai revu, un jour d'hiver dans la rue, en période de Noël, poussant un landau. Elle était maman d'une charmante petite fille. Elle ressemblait à l'image que je m'étais faite d'elle, manteau de fourrure et talons hauts. Je n'ai pas posé de questions indiscrettes, mais je sus qu'elle avait atteint le but recherché.

Claire-marie étudiait pour être infirmière en Afrique. Elle voulait soigner les enfants déshérités dans une mission africaine. Elle y est parvenue et a épousé un « médecin du monde ». Quel bonheur de réaliser ses rêves !

Il y avait aussi Alexandrine, jeune fille calme, sans histoire qui étudiait le secrétariat médical. D'humeur maussade, elle n'engageait pas vraiment à la communication. Mais elle avait une sœur Josée-Marie, que j'adorais et qui ne lui ressemblait pas du tout. Avec sa petite sœur, je passais tout mon temps en

vacances. Pour les ballades, nous étions toujours ensemble. J'aimais sa façon d'être. Elle me ressemblait dans ses réactions. Elle aussi, a disparu de mon horizon.

Puis, il y a eu Angelina. Un prénom qui augurait d'un avenir heureux. Elle se projetait dans sa vie future avec détermination. Consciente de sa beauté et de sa valeur, elle soignait son apparence. Angelina étudiait le secrétariat médical et a épousé un jeune interne devenu médecin. Quelle clairvoyance ! J'étais ébahie par une telle lucidité. Je l'appréciais beaucoup et l'admirais.

Je me souviens aussi de Denise. La « Marie » de la crèche vivante à Noël. Cette jeune fille habitait dans ma rue lorsque je vivais avec mes parents. Sa vie familiale si désastreuse l'avait mené à la Villa quelques années avant moi. Elle s'en est bien sortie. Une vie heureuse l'attendait avec un gentil mari et de charmants enfants dont une petite Vanessa. Nous n'étions pas particulièrement amies. Je sentais qu'elle n'y tenait pas. Nous connaître auparavant ne nous a pas rapprochées. Se trouver face au malheur des autres, dans une autre vie, doit être gênant.

Et Jeanne, la fofolle. Petite puce, originale et marginale. Qu'est-elle devenue ? Elle avait été trouvée bébé, emmitouflée dans une couverture, sur les marches d'une église. Cela ressemble fort à un scénario de film. C'était pourtant la triste réalité. Jeanne avait fait le parcours complet, des « coccinelles » jusqu'aux « gentianes » en passant par les autres « fleurs » des différentes classes d'âge. De « O à 3 ans », les enfants sont hébergés dans une pouponnière du Foyer dépositaire de l'hôpital civil.

Et puis, il y a eu Alice. Une grande jeune fille rigolote qui avait toujours le mot pour rire. Elle avait un culot monstre et se permettait des choses que nous n'aurions même pas osé imaginer. Par désœuvrement, elle cherchait toujours à commettre des bêtises. Elle venait de se raser les sourcils quand M. Becker, directeur-adjoint, faisait sa ronde. Prise sur le fait, ne sachant comment réagir, elle lui demanda : je vous plais Monsieur ? Surpris, il ne pouvait que s'en amuser.

Alice a eu un destin affreux. Cleptomane dès sa sortie, elle se vantait de voler dans les magasins. Tout, sauf les chaussures parce qu'il faut les essayer. Trop seule malgré deux frères qui l'aimait beaucoup, elle s'était fourvoyée avec des voyous dans un monde nocturne. Ces nouvelles fréquentations l'avaient menée en Angleterre. Elle avait trouvé un travail dans une banque. Cela augurait d'un bel avenir. Mais les écarts nocturnes ont eu raison d'elle.

Rapatriée sanitaire, on ne voulait plus d'elle outre-manche. Ce fut le début d'une chute, lente, vertigineuse, mais sûre. Nous étions présents pour elle, mais notre aide n'a pas suffi. Elle a fini, un jour de triste temps, par mettre fin à ses jours.

Il y a eu également les « sortantes ». Le groupe des « edelweiss ». Marie, au visage constellé de taches de rousseur et qui jouait divinement du piano. Il fallait se rendre dans la grande salle des fêtes pour profiter de ses concerts car le piano s'y trouvait. J'aimais tant l'entendre jouer. Mais ce fut de courte durée. Elle est partie à la rentrée. Je ne l'ai donc connue qu'en rentrant de vacances, en août, de « la Tourelle ». Je me doutais bien avoir raté une belle amitié. Je ne l'ai jamais revue.

D'autres, les plus nombreuses, étaient « en apprentissage » chez des employeurs de petites entreprises. Elles étaient plus épanouies que nous autres. Elles goûtaient déjà à la vie. Certaines commençaient leur vie amoureuse avec leurs patrons, et d'autres fréquentaient les garçons de l'aile gauche. Cela leur valut bien des problèmes.

Un éducateur du groupe des garçons avait giflé violemment Chantal, à plusieurs reprises, pour avoir trouvé un de ses bigoudis dans la chambre d'un garçon. Nous observions la scène, horrifiées. C'était un homme costaud et ses mains ressemblaient à des pelles de jardin. Les cheveux de Chantal volaient d'un côté à l'autre et ses joues étaient rouges et gonflées. Personne ne parla plus de la « chose », l'incident était clos. Mais nous nous le tenions pour dit.

Gisèle Stade, était une grande fille très élancée. Je la trouvais belle. De grands yeux noirs illuminaient un visage bordé d'une blonde et luxuriante chevelure. Je l'admirais. Je m'étais faite la réflexion que si l'on est si belle en sortant d'ici, je ne m'y plairais que davantage. Jamais je ne m'étais posée de question sur mon physique. Mes grandes sœurs étaient pourtant très coquettes. Elles ne m'avaient ni influencée, ni donnée le goût du glamour. Mais il est vrai qu'elles m'ignoraient.

Bien des années plus tard, nous avons appris qu'une péripatéticienne de la ville de Marseille s'était trouvée en possession de la carte d'identité de Gisèle. Nous étions désolées pour elle et prenions peur. L'avenir nous apparaissait dangereux. Nous étions persuadées qu'elle était victime d'un trafic de traites des blanches, très en vogue dans les années soixante. Cela nous

inquiétait vraiment sachant qu'une fois sorties de cette chape protectrice qu'est la Villa, nous serions livrées à nous-mêmes. Et face aux dangers potentiels du monde extérieur, nous n'aurions aucune défense.

Il y avait Roselyne, la révoltée du groupe. Elle ne supportait pas la discipline. Elle était effrontée. Un jour, Tan' Mathilde la rappelait, une fois de plus, à l'ordre en lui faisant remarquer que si elle était sa fille, elle obéirait davantage. Roselyne rétorqua : « encore aurait-il fallu que mon père veuille de vous ! ». Un grand silence suivit. Nous attendions une réaction de la part de l'éducatrice. Mais aucune réponse ne vint. J'étais outrée. A double titre, par son audace et par la réponse elle-même. Jamais je ne me serai aventurée à répondre ainsi. La rebelle fut convoquée au bureau du Directeur et la punition tomba. Un isolement d'une semaine.

Cette minuscule pièce de « punition » était réservée aux éléments réfractaires à la discipline. Cela ressembla au mitard des prisons. Un lit, une table, une chaise et des sanitaires. Cette pièce d'isolement servait à réfléchir en se retrouvant avec soi-même. Mais comme en prison, aucune punition n'est assez sévère pour « casser » certains caractères et les faire fléchir.

Heureusement, il y eut davantage de bons moments que de mauvais. Hormis, les spectacles, les fêtes, le chant, la danse, le théâtre, le sport, la musique, les veillées, les vacances, tous ces plaisirs extrêmes, nous faisions des blagues aux garçons.

Lorsque nous prenions nos grandes gamelles dans le monte-charge commun aux garçons et filles, nous pataugions des pieds et des mains dans celles des garçons. L'eau trouble et grasse où nageaient les saucisses, nous rendaient nauséuses. C'était bête et méchant, mais cela nous amusait beaucoup.

Il y eut tant de situations différentes. Je ne me souviens pas de tout ni de tous et toutes. Mais je ne peux pas dire comme Jules Renard « j'ai une mémoire admirable, j'oublie tout » car plus je me remémore ces délicieux souvenirs, plus il m'en revient. Cela paraît quand même bien contradictoire.

Dans l'étude, il y avait une grande alcôve où se trouvaient deux grandes tables. C'était notre salle à manger. Chacune avait sa place attitrée et son tiroir pour y ranger sa serviette de table.

Au petit-déjeuner, il y avait deux grandes marmites : café au lait sucré et

lait. Tan' Mathilde m'offrait souvent de son café noir car je n'aimais pas le « sucré ». En son absence, je ne prenais que du lait. Tartines de beurre et confiture étaient servies la semaine et le dimanche, nous avions droit à une viennoiserie le matin et un gâteau, en dessert, au repas de midi.

S'attabler pour de vrais repas à horaires réguliers, était nouveau pour moi. Les repas étaient variés, mais des pommes de terre rôties figuraient aux repas du midi et du soir. Des trafics s'opéraient à l'insu de Tan' Mathilde. Nous n'aimions pas tout. Même moi. Je déteste encore aujourd'hui le boudin noir. Je l'échangeais contre les pommes de terre de la voisine. Ce qui m'a vite fait prendre du poids.

Jackie Web était franchement malheureuse. Elle n'aimait rien. Toute nourriture lui donnait des hauts le cœur. Et pourtant, il fallait bien manger. Comme je la plaignais, moi qui n'attendais que l'heure des repas !

Dès que l'éducatrice tournait le dos, un ballet d'assiettes et de serviettes animait la table. C'était amusant mais stressant. Je soupçonne Tan' Mathilde d'avoir été au courant de nos échanges, mais que dans sa grande bonté, elle laissait faire.

Une petite « kitchenette » se trouvait derrière nos placards et servait à la vaisselle que nous faisons à tour de rôle. Nous nous y réfugiions également pour nous isoler et apprendre nos leçons par cœur.

Chapitre VII

Ma vie de femme

Sortant de la Villa à l'âge de 18 ans, je me suis trouvée pensionnaire dans un Foyer de « semi-liberté ». Libre dans la journée, pour aller travailler, le couvre-feu était impérativement à onze heures du soir. Pas toujours facile à respecter car une séance de cinéma et un « pot » dans un bar faisaient dépasser l'heure fatidique. La gardienne, plus féroce qu'un molosse, veillait très précisément à la fermeture. Les contrevenantes étaient sévèrement punies. Les portes restaient closes. Il fallait aller à l'hôtel et subir, le lendemain, les foudres de la Direction. Nous ne connaissions pas le monde des hôtels et surtout c'était très cher pour nos maigres bourses. Comme elle était détestée cette gardienne ! Personne ne l'appréciait. Pourtant avec le recul des ans, il paraît évident que cette charge était une corvée pour elle, vu son âge. C'était moins pour nous ennuyer qu'elle était si respectueuse de l'heure, mais davantage pour le besoin d'aller, enfin, se reposer. Nous ne l'avions pas compris. C'était notre ennemie.

Nous y avons des chambres individuelles et notre pension n'était pas trop élevée. Nous faisons nos premiers pas dans le monde extérieur. Partagées entre liberté et angoisse, nous menions une vie sage et rangée : le travail dans la journée et les soirées entre amies, de la Villa, bien-sûr. Nous échangeons nos impressions sur cette nouvelle vie qui nous déstabilisait un peu. Sans oser l'avouer, nous n'étions pas vraiment fières. Mais pour rien au monde, nous ne l'aurions montré. Il fallait être « heureux » de quitter la Villa. C'était la « liberté ». Cette liberté que nous revendiquions tellement et qui ne fut pas profitable à nous tous, filles et garçons.

J'étais sûrement la seule à regretter ce départ forcé. Je serai volontiers restée à la Villa encore longtemps. Je n'y étais pas malheureuse et la vie à l'extérieur ne me tentait pas. Elle m'inquiétait. De vieux souvenirs me submergeaient.

Dans la chambre à côté de la mienne, il y avait Marjolaine. Elle était toujours timide, nerveuse et angoissée. Les jours de relâche, quand il pleuvait, nous faisons des gâteaux et de la crème fouettée, presque toujours ratée. La

cuisine était interdite dans les chambres, mais nous trouvions toujours de quoi contourner les règles.

Pour faire comme tout le monde, nous nous sommes mises à fumer des cigarettes. Maladroites et malades, nous n'avons pourtant pas renoncé. J'ai ainsi fumé du tabac noir pendant treize ans. Un jour, entre amis, l'un d'entre eux, professeur de gymnastique, a lancé un défi aux fumeurs de la soirée : « vous n'êtes pas capables d'arrêter la cigarette immédiatement ». Je relevais le défi et gagnais. Depuis ce soir des années quatre-vingt, j'ai définitivement renoncé au tabac. Aujourd'hui, je suis fière de mon comportement passé.

Jeanne et les autres nous rejoignaient lorsque nous fêtions ensemble Noël dans nos petites chambrées. Nous nous faisons des cadeaux, des cadeaux utiles comme de la vaisselle ou du petit électroménager. Nous confectionnions des douceurs et nous régaliions en débouchant une bonne bouteille. Quels souvenirs exquis !

En qualité « d'anciennes », nous étions bien sûr invitées à assister à la fête de Noël de la Villa. Nous nous y retrouvions avec plaisir. Toutes ces festivités et ces magnifiques lumières nous manquaient.

Bien loin des somptueux Noëls de la Villa, nous trouvions malgré tout un certain bonheur.

Nous découvriions les coiffeurs. A la Villa, régulièrement, nous allions toutes chez un coiffeur attitré, pour la même coupe, « au bol ». Nous nous trouvions horribles. Alors que les coiffeurs que nous allions payés avec nos propres deniers permettaient le choix de notre future « tête ». Comme nous étions fières quand nous revenions avec un chignon bouclé fabriqué par la coiffeuse péniblement avec nos petits cheveux encore trop courts.

Nous partions en vacances. Les voyages organisés avaient notre préférence. Des stages sportifs la plupart du temps. Ainsi Marjolaine fit de l'équitation. Elle adorait les chevaux et aimait s'en occuper. Moi je partais en séjour de voile à l'Aber-Vrac'h en Bretagne. J'ai adoré cette région qui restera dans mon cœur pour toujours. J'ai fait mon premier séjour linguistique en Angleterre. Malgré un peu de crainte, j'ai passé de très bons moments dans un monde inconnu. Cet apprentissage à Cambridge m'avait beaucoup plu et m'a été fort utile par la suite.

Les dimanches, nous recevions famille ou amis dans la grande salle à

manger. Les tables de six devaient être complètes pour être servies. A cette occasion, j'ai fait la connaissance de celui qui devait devenir mon mari. C'était le frère d'Alice. La pensionnaire de la Villa qui amusait la galerie. Cela nous réconfortait de nous retrouver, cela nous rassurait. Nous étions conscientes de faire partie d'une population hors du commun.

Un dimanche de juin, notre table était complète. Le grand frère m'épiait pendant tout le repas. Au dessert, je me noyais dans ses yeux bleus piscine. Et après le cinéma de l'après-midi, nous étions un couple.

Brève fréquentation, départ du Foyer pour un studio, enceinte, mariage et obligations militaires ont fait de nous un ménage ordinaire.

Mais quelles difficultés s'annonçaient. Tout cela était trop lourd pour nous. J'ai vite compris que je faisais une erreur. Quand Tan' Mathilde a connu la situation, elle m'a carrément dit « non ». Je devais renoncer à ce projet, perdu d'avance. Pourquoi ne l'ai-je pas écouté, moi si obéissante ? M. Becker, lucide avant l'heure, m'a conseillé d'avorter. Mon inclination religieuse m'interdisait même d'y penser.

Pourquoi n'ai-je pas obéi ? Moi si docile pendant tout mon séjour ! Ma première désobéissance a été fatale.

S'en est suivi un mariage simple, ordinaire, sans excès. Un repas à six dans un restaurant non étoilé. Un début de vie commune qui n'avait bientôt eu de commune que le nom.

Quelques fou-rires et bons moments plus tard, les difficultés s'annoncèrent. Les premières années n'ont été que galère et souffrances. Heureusement, j'avais un travail à revenu stable. J'assurais tous les frais du ménage. L'armée ne rémunère pas ses soldats.

Quand la petite est arrivée, je croyais encore au bonheur. Mais ce fut de courte durée. Au retour du service militaire, seuls des petits boulots étaient possibles. Mais ils suffirent à mon mari à découvrir la vie. Cette vie que lui aussi ignorait.

Ce n'était pas un homme responsable. C'était un gamin qui avait grandi trop vite. Ce n'était pas complètement sa faute. Lui aussi, a eu un chemin accidenté jusqu'à sa majorité.

Au bout d'un mois de notre rencontre, il était parti avec sa sœur, en

autostop, vers la ville de Nancy pour y retrouver un père qu'il ne connaissait pas. En route, une voiture s'arrête. Alice connaît et reconnaît son père. Celui-ci croyait que ce jeune homme était le petit ami de sa fille. Alice lui présente son frère : « papa, voilà Bernard, ton fils cadet ». Malgré tout, l'entente fut sympathique. Mais le père ne les emmena pas à Nancy. Sa nouvelle femme ne voulait pas les connaître. Le père donna un peu d'argent et ils rebroussèrent chemin, toujours en autostop.

Dix jours après cette aventure, le père décède. Les trois enfants qui naviguaient maintenant dans un monde d'adultes n'étaient pas anéantis par la douleur. Mais excessivement déçus par ce coup bas que le sort leur avait réservé. Aucun des trois ne connaissait ce père qui les avait abandonnés. Leur quatrième petit frère était décédé à l'âge de neuf mois, d'une méningite foudroyante. La mère n'a pu surmonter, ni le départ de cet enfant, ni l'abandon des trois autres enfants par ce mauvais père.

Un jour, lors d'une visite de M. le Curé, celui-ci était arrivé à point. Il tirait de toutes ses forces sur la jupe de cette malheureuse maman pour lui éviter une chute de six étages. Elle était perchée sur la fenêtre et s'apprêtait à sauter dans le vide. Submergée par la douleur et le sentiment d'incertitude sur un avenir forcément insurmontable, sa raison l'avait abandonnée.

C'était une bien gentille femme. Dans la structure médicale où elle vivait désormais, elle reprit goût à la vie. Elle voyait de nouveau ses enfants. De temps en temps seulement. Cela lui suffisait. Mais ils étaient grands maintenant. Ce n'était pas le souvenir qu'elle en gardait. On ne sut jamais comment elle avait appris la mort de son époux. Les enfants voulaient le lui cacher. Elle surmonta stoïquement la nouvelle.

J'aimais cette femme. Elle était douce et « pince sans rire ». Je la gâtai autant que je le pouvais. Nous lui apportions des biscottes, de la confiture et d'autres sucreries. Elle les enfermait à clé dans sa table de nuit car les autres pensionnaires de sa clinique volaient les petits trésors des autres. Je lui écrivais toutes les semaines en joignant un petit billet. Ces petits sous que mon mari me reprochaient de lui envoyer, lui permettaient d'aller chez le coiffeur et assister à certains spectacles de son pavillon. Il aurait dû être content que je m'entende si bien avec elle. Était-ce de la jalousie ? Ou regrettait-il de ne pas y penser lui-même ? C'était pourtant sa mère, il disait l'aimer, mais ne faisait rien pour elle.

Comme nous autres, les deux frères, Alice et moi, cette maman était enfermée dans une collectivité bienfaisante et protectrice.

Malgré tout, l'avenir s'annonçait heureux. Je croyais sincèrement que nous pourrions construire un foyer que nous n'avions connu ni l'un ni l'autre. Ma petite fille me comblait de joie. Elle était magnifique et en bonne santé. Malgré la fatigue, le spleen et le baby-blues, je tenais, seule, la maison à bout de bras. Mais cette bonne volonté n'a pas suffi. Je déchantais vite. Désillusion et déception suivirent rapidement et détruisirent mon beau rêve.

Mon mari n'assumait pas son statut d'époux et de père de famille. Il découvrit rapidement la vie nocturne et ses plaisirs. Après le difficile travail de manœuvre qu'il exerçait la journée dans une brasserie, il passait encore ses nuits dans les foires et autres festivités nocturnes. Les excès ont eu raison de lui et sa santé mentale commença à chanceler.

Peintre en bâtiment de profession, il se contentait de petits boulots dès son retour de l'armée. Certains soirs, des voisins nous embauchaient pour tapisser leurs murs. Cela agrémentait le quotidien. Mais bientôt, il ne trouva plus le temps pour ces « extra ». Il sortait trop la nuit et manquait de sommeil.

Lorsqu'il était poinçonneur de tickets de parking devant la cathédrale, il côtoyait touristes et jolies filles. La tentation était trop forte. La chair est faible dit-on et le jeune homme découvrit la vie et croqua la pomme « jusqu'au trognon ».

Pendant ce temps, j'assumais la maison, courses, ménage, travail, crèche, bébé ... bref tout ce qui fait une vie de couple. Sauf que le mari était devenu invisible. Le peu d'argent qu'il gagnait ne rentrait pas. Il en avait besoin pour ses sorties.

Lorsqu'un jour, il rentra à sept heures du matin, avec un petit singe en peluche, voulant discuter, je craquais. La petite et moi étions prêtes à prendre l'autobus, dans le froid, pour nous rendre à la crèche, puis à mon travail. Il nous avait enfermées pour nous empêcher de sortir. J'ai vu rouge. Bouillant intérieurement mais avec un grand calme, je saisis le grand couteau à pain et lui fit face. Il lut ma détermination dans mes yeux et jeta les clés par terre.

La première guerre était déclarée. S'en suivait un nombre incalculable de nuits blanches à discuter, encore et encore, pour ne déboucher sur rien. A l'aube, nous n'avions pas avancé d'un pouce. Et tandis qu'il alla se coucher, lasse et épuisée, je fis face à ma journée habituelle.

A plusieurs reprises, il fit ses valises pour s'installer chez ses nouvelles

conquêtes, mais revenait régulièrement. Nous étions son port d'attache. Jusqu'au jour, où je décidais d'aller voir un avocat pour officialiser une séparation. Il revint, en rampant et en pleurs. Pour la petite, je cédaï. L'avocat me conseillait de perdurer la demande en séparation. Il avait raison. Un an après ces premiers ennuis, d'autres, beaucoup plus graves, ont suivi.

Ce mari voulait garder son foyer ainsi que plusieurs autres relations. Mais je n'acceptais pas ce marché, je souffrais. J'étais constamment fatiguée. La situation m'était pénible et trop lourde. J'étais en couple, mais déjà si seule face à de graves problèmes.

La situation s'est gravement envenimée. C'était l'horreur ! Mon aide et ma compréhension ne suffisaient plus. Même ma fille n'arrivait pas à retenir son attention. Il ne la regardait même plus. La perspective d'une inévitable séparation le rendait fou. Lorsqu'il eut pris conscience de ses erreurs, ses humeurs alternaient entre pleurs et rages. Violences, coups bas et harcèlement furent notre lot pendant un an.

Un jour, à force de ne pas ouvrir la porte, il avait coincé une allumette dans le bouton de la sonnerie. La petite dormait ou était sensée dormir. Dans le silence le plus complet, je démontais les piles pour arrêter le vacarme. Le charmant voisin lui avait conseillé d'enfoncer la porte parce qu'il nous savait à l'intérieur. Aujourd'hui encore, je ne supporte pas les sonneries.

D'autres cruautés suivirent. Des objets volaient à travers la pièce et causaient souvent d'importants dégâts. Sournois et mauvais, il nous terrorisait. La petite pleurait tout le temps, moi aussi, j'avais beaucoup maigri en quelques mois.

Comme dit Stephen King : « les montres sont au fond de nous et parfois ils gagnent ». C'est ce qu'il me semblait avoir en face de moi.

Le commissariat nous connaissait bien. Sauf « à faire couler du sang », il ne pouvait pas intervenir dans ce conflit, c'était une « affaire civile ». Plusieurs fois, cet homme bon, convoquait mon mari pour le raisonner. Mais rien n'y fit.

Sans parents, sans grands-parents, sans mes trois sœurs, je me sentais si seule. J'avais tant besoin de leur aide. Comme la vie s'annonçait difficile !

Quand le monde se montre sous son plus mauvais jour, c'est là que les gens de bonne volonté affichent le meilleur d'eux-mêmes.

La providence était de notre côté. Faute d'aide de la part de la famille, un merveilleux cercle d'amies s'est formé autour de moi. De magnifiques amitiés se sont liées dans mon malheur. Et grâce à ces complicités, nous étions parfois hébergées chez l'une ou l'autre, pour quelques jours. Ces amies m'ont permis de changer plusieurs fois d'adresses dans la Ville. Mon patron m'obtint une mutation rapide et me protégea en répondant vertement aux attaques téléphoniques.

Quelques mois auparavant, je menais de front le permis de conduire. A pied, ma fille et moi, étions des proies faciles. J'ai eu la chance de l'obtenir dès la première fois. Une amie nous céda une vieille « dauphine » pour une bouchée de pain. La petite et moi prenions donc la route avec pour seuls bagages notre peine mais aussi notre soulagement.

J'ai donc fini par quitter la ville, dans ma vieille « dauphine », en cachette, avec ma fille de deux ans et demi.

Avant de partir, une de mes amies me rassura : « c'est dans la faiblesse que l'on puise sa force ». J'ai pensé à cette phrase tout le long de la route.

Nous sommes arrivées dans le Poitou, chez une amie, le temps de nous octroyer un logement. Nous étions « abîmées » toutes les deux. J'avais fait suivre par un service de transport, le lit de la petite, mon matelas et deux cartons. L'un contenant les vêtements et l'autre, la vaisselle. Seuls les couverts ont résisté.

Dans notre nouveau logement, j'avais étalé une toile cirée par terre pour accueillir la vaisselle sauvée de la « casse ». Un carton vide reconstitué et recouvert d'une serviette éponge nous servait de table de cuisine. Et assises en tailleur, en face l'une de l'autre, nous déjeunions tristement mais presque heureuses.

Je dormais sur le matelas à même le sol et ma fille dans son lit. Malgré le chamboulement de ces dernières semaines et le poids qui pesait sur mes épaules, je dormais enfin une nuit entière. Ma fille aussi commençait à profiter d'une vie sans peur.

Mais les traumatismes sont persistants. Nous ne pouvions circuler dans la rue sans regarder à droite ou à gauche. Je laissais ma fille dans l'ascenseur au rez-de-chaussée, le temps de surveiller la rue et nous rendre à l'école et au travail.

J'avais fait venir mon courrier en « poste restante » pour cacher notre destination. Peine perdue. Est arrivé, à la bonne adresse, un petit colis. Le sol se déroba sous mes pieds lorsque j'ai lu l'expéditeur. Comment cela était-il possible ? Mon mari avait soudoyé le guichetier de ma banque pour connaître ma nouvelle adresse et l'avait obtenu. Ma « poste restante » s'avéra inutile. Le colis a terminé son voyage dans le vide-ordures et nos frayeurs sont revenues pour quelques temps.

Un jour, une collègue de travail nous emmenait à une fête foraine. Une voiture « Austin mini » blanche avec un toit noir, trônait au milieu d'un rayon d'exposition. Immédiatement, je sentais la main de la petite qui m'échappait. Cette voiture ressemblait à celle de son père. Sans ma vigilance, ma fille se serait fondue dans la foule. Nous paniquions toutes les deux. La journée était fichue.

Souvent, l'école maternelle m'appelait au travail pour me demander de chercher ma fille. Elle pleurait sans cesse. On ne pouvait l'aider et cela perturbait ses petits camarades. Il n'en fallait pas plus pour que je replonge moi aussi dans le chaos. Je ne savais que faire.

Un jour, un médecin, de bons conseils, recommandé par une maîtresse d'école particulièrement attentive à notre situation, nous sortit un peu de l'ornière. Il nous a conseillé de partager des activités et de prendre un petit chien. Avec étonnement, cette petite cocker « Lilly » a été une bouée de sauvetage. Nous avons un centre d'intérêt commun. Nous nous pressions de rentrer le soir pour nous en occuper.

Sans attendre ses trois ans, nous chantions ensemble. J'étais « fan » de Luis Mariano et son « rossignol », à tue-tête, remplissait l'espace avec bonheur.

Nous allions à la piscine, à la patinoire et, en effet, cette thérapie nous a été salutaire.

Mais ma fille aura, toute sa vie, la larme facile.

Et ainsi, j'ai formé un cocon autour d'elle, pour la préserver des ennuis et agressions de la vie en général. Je la voulais dans une bulle ... mais l'avenir nous montra que les bulles éclatent.

Notre liberté et une certaine sérénité retrouvées, nous reprenions tout doucement goût à la vie. Nous émergions de notre torpeur. Mais ces situations

laissent des traces. Le manque d'affections de la Villa faisait de nous des handicapés sentimentaux. La perte de confiance en la gent masculine avait fini par s'installer définitivement.

Dès lors, je savais que je resterai seule toute ma vie. Cette solitude sera ma protection. Je dirai même que, seule, au fond de mon lit, et enfermée à double tour, je connais, encore aujourd'hui, la quiétude suprême.

Au fur et à mesure que j'égrène mes souvenirs, je me rends compte qu'ils sont bien tristes. Pourtant, du signe de la Vierge, j'oscille entre la vierge folle et la vierge sage. Bien sûr, c'est la vierge sage qui l'emporte la plupart du temps, nécessité oblige, mais la vierge folle y trouve quand même sa place.

J'ai un tempérament gai. J'aime m'amuser. Tout est prétexte à rire. Au cinéma, je suis bon public. Les bonnes comédies ont ma préférence. Ma réputation de « joyeux luron » m'a accompagnée toute ma vie, à l'exception de certains esprits très fins qui m'appelaient « le clown triste ». Derrière cette évidente bonne humeur, on devinait sans doute un penchant plus triste.

Les ennuis se cachent. Mon entourage ne me vit jamais triste. La collectivité m'a incité à la bonne humeur car elle m'a fait oublier, pour un temps, la grisaille de ma vie.

Cela n'est pas contradictoire. La providence m'a offert ces deux pendants pour contrebalancer les aléas de la vie. Ce fut mon équilibre. J'ai pu poursuivre allègrement mon chemin.

Je me suis lancée dans le travail. J'avais soif de culture. De promotion en promotion, l'envie de connaissances progressait. Une licence en droit me permit d'accéder à un poste intéressant. Cette ascension professionnelle nous mena dans la région parisienne. De nouvelles amitiés se sont créées. Je me sentais bien. J'étais presque heureuse.

Mais pour les relations avec les hommes, j'étais échaudée. Chaque fois qu'un homme s'intéressait à moi, je paniquais. Lorsque je me sentais « guerrière », j'étais le chat et les hommes, les souris. Les relations ne perduraient jamais. Comment cela aurait-il pu ?

La petite a grandi facilement. Bonne élève à l'école. Si bonne d'ailleurs, qu'elle a pu bénéficier d'une école d'avant-garde. Elle avait été repérée par une

maîtresse d'école très attentive. Une commission avait classé ma fille parmi les enfants précoces. Cette précocité m'a pourtant réservé quelques soucis au moment de l'adolescence.

Je n'ai pas su gérer cette difficile période. On dit que c'est une épreuve, ce passage du monde de l'enfance vers le monde des adultes. Mais ça l'est autant pour les enfants que pour les parents. A plus forte raison, les parents isolés.

Ma fille était devenue une très belle jeune fille. Intelligente, discrète et studieuse. Lorsque j'évoquais la possibilité de refaire ma vie et d'avoir d'autres enfants, ma fille explosait. Personnelle et égoïste, comme le sont souvent, les enfants uniques, elle n'acceptait pas une autre présence dans notre foyer. Les amis de passage devaient lui plaire. Il n'y a jamais eu de situations ambiguës à la maison. Et cahin-caha, notre chemin progressait.

Elle n'a jamais évoqué son père, moi non plus. Je redoutais ce moment, mais il n'arriva pas. Je me suis dit que je lui révélerai l'histoire, photos à l'appui, lorsqu'elle aura atteint sa majorité.

Cette enfant s'est élevée de manière calme, sans histoire, normale. Si tant est que la normalité peut s'appliquer au genre humain.

L'adolescence apporta les premiers problèmes. Ces perturbations ont évolué de manière sournoise. Je ne les ai pas vues arriver. Aussi n'avais-je pas anticipé les soucis de cette période de la vie. On dit que personne n'y échappe. Il me semble pourtant en avoir été épargné. Je n'ai ennuyé personne. A « la Villa », j'étais une enfant docile. Mais ma fille s'est renfermée comme une huître. Les mots ne s'accordaient plus. La communication avait cessé. Le rossignol ne viendrait plus sur notre fenêtre, il avait cessé de chanté.

Aucune discussion n'était possible. Nous ignorions ce que pensait l'autre. Je n'ai pas su gérer la situation. Dans quel savant calcul m'étais-je donc trompée ?

Des sentiments d'angoisse et de désespoir se mêlaient et me rendaient impuissante. Comme pour mieux compliquer les choses, de pénibles ennuis de santé se sont greffées sur cette situation et la rendaient encore plus difficile. Je n'en pouvais plus, j'étais laminée et ai déclaré forfait.

Ma fille a terminé ses études en internat tandis que je parcourrais la France, à force de mutations professionnelles pour oublier cet échec. J'ai ainsi

sillonné l'Alsace, le Poitou, la Corse et plusieurs régions autour de Paris. On dit que les voyages forment la jeunesse, c'est sûrement vrai. Découvrir de nouveaux horizons ouvre l'esprit et donne de l'assurance. Je me suis vue grandir. Pourtant, je me sentais mal en permanence. Il me manquait quelque chose, il me manquait quelqu'un. Depuis mon départ de « la Villa », j'avais charge d'âme et subitement, je me retrouvais dans une solitude passive.

A défaut de réussir, je voulais oublier. Je courrais après des chimères et m'en apercevais rapidement.

Chapitre VIII

« Pépé »

Ma carrière était au zénith. J'étais l'attachée de presse d'un haut fonctionnaire de la région parisienne.

Dans ce cadre, je fus envoyée à Lyon pour des visionnages de films à destination des scolaires du second degré. Nous logions au « Sofitel ». Le soir, en regagnant ma chambre, le voisin, un vieil homme s'écroula sur le pas de sa porte. Je courrai vers lui pour m'enquérir de sa santé. Le monsieur avait perdu connaissance. J'alertais immédiatement la réception qui fit venir un médecin. Ma soirée était perturbée mais comme j'étais très fatiguée, je dormis profondément.

Le lendemain matin, à la réception, je demandais des nouvelles du voisin de chambre malade. Il avait été transporté à l'hôpital. Je n'étais pas pressée. L'hôpital se trouva juste de l'autre côté du fleuve. Je m'y rendis aussitôt. Le vieil homme avait repris connaissance. En bavardant, nous nous rendîmes compte que nous étions voisins dans la région parisienne. Seules dix minutes de trajet nous séparaient. Le service médical allait le rapatrier « sanitaire ». Alors, au lieu de prendre mon train comme prévu, je remontais sa voiture.

Une semaine après ces événements, un « père » et un « grand-père » étaient nés dans notre foyer. Ce monsieur, veuf et très disponible, est devenu notre « pépé ».

Une grande amitié était née qui durera jusqu'à sa mort. Pendant près de quinze ans, nous formions une « pseudo » famille.

Seul et vulnérable, mais désormais heureux, Pépé nous gâtait. Il était arrivé avec une énorme gerbe de fleurs accompagnée d'un chèque pour le remboursement du carburant et le service rendu.

Les dimanches, jours fériés et fêtes étaient dorénavant animés. Il arrivait toujours les bras chargés de victuailles. Le champagne et les gâteaux égayaient nos retrouvailles. De somptueux cadeaux éclairaient les anniversaires.

Pépé avait appris le métier de boucher en parcourant la France dès l'âge de quatorze ans. Il avait passé sa vie dans ses quatre boucheries de Paris. Son métier lui prit tout son temps. Dès quatre heures du matin, il se rendait aux halles de Rungis pour les approvisionnements et rentrait, épuisé, dans sa banlieue à plus de vingt heures.

Régulièrement, avec sa femme, il voyageait à travers le monde. Ces coupures étaient indispensables car le rythme était soutenu. Il trouvait, pourtant, encore le temps de se cultiver. Il lisait beaucoup. Sa bibliothèque comportait plus de deux mille ouvrages. Pépé était un homme érudit.

A plus de soixante-quinze ans, Pépé pilotait encore de petits avions de tourisme. Il faisait partie d'un club réputé de la région parisienne et tous les dimanches, nous nous y rendions pour déjeuner et voler. Après les premières sensations un peu nauséuses, l'habitude prit la place et nous nous régalions de ces paysages magnifiques vus d'en haut.

Ce vieil homme ne buvait pas, ne fumait pas et faisait du sport tous les jours. Pépé prenait soin de lui et soignait sa forme physique et mentale.

Je me souviens de la première fois où j'emmenais Pépé à la piscine. Son slip de bain devait dater de Mathusalem ! Il laissait entrevoir ses bijoux de famille. Et avant que ne se déclenche une émeute, je me suis précipitée à la boutique de la piscine pour lui en acheter un neuf, plus actuel.

Un charmant petit manoir, pas loin de la Marne, était sa demeure. Il y résidait depuis plus de cinquante ans, avec sa femme et deux bergers-allemands. Les couples de chiens portaient toujours les mêmes noms : « Vetti » pour la femelle et « Valmy » pour le mâle. Ainsi, disait-il, lorsque je serai

vieux, je n'aurai pas de difficulté pour me souvenir de leur nom. Quelle clairvoyance ! Il avait raison.

Pépé habitait à un quart d'heure de chez nous. Ainsi, nous étions disponibles rapidement en cas de besoin.

Ma fille avait trouvé un grand-père et en était ravie. Il la véhiculait dans ses activités extra-scolaires. Elle faisait du piano, mais c'est surtout au club hippique que tous deux faisaient sensation. Pépé l'y menait avec une voiture de sport digne d'une formule un. Cette voiture tombait souvent en panne. Mais Pépé s'en fichait. Ils étaient heureux tous les deux.

Le bonheur était revenu dans notre maison et dans celle de Pépé.

Les mauvaises langues soupçonnèrent des relations malveillantes ou intéressées. Nous n'en avons cure. Notre conscience était tranquille.

Alors, pendant les voyages scolaires de ma fille, Pépé et moi découvrons le monde. Nous sommes allés en Afrique, en Côte-d'Ivoire. Je me souviens de la chaleur suffocante en arrivant à Abidjan. Le voyage chaotique en autocar ouvert, nous recouvrait de poussière rouge et en arrivant à l'hôtel, pas d'eau courante, il fallait se laver dans un seau. Mais, les paysages étaient magnifiques, les gens très chaleureux et les enfants adorables. Joufflus, ils ne manquaient de rien. Nous avions prévu des sacs de bonbons. C'est ce qu'ils préféraient. Souvent, ils nous encerclaient et nous suivaient dans nos promenades sous une chaleur accablante.

L'Amérique nous réservait de belles surprises. New-York et son agitation, la traversée du New-Jersey en autocar et les célèbres chutes du Niagara m'ont enchanté. J'étais émerveillée.

Les îles ensoleillées nous réchauffaient le cœur. Ibiza, que nous avons rejoint en Concorde, était couverte de fleurs. Les couleurs explosaient. L'accueil, dans cet avion fabuleux, était des plus stylé. Champagne, petits fours et cadeaux attendaient les passagers dans chaque siège. Nous étions comme des cocons dans nos canapés de velours rouge et tels que pour d'importantes personnalités, nos vœux étaient exaucés dans les moindres détails.

Mais, les vingt minutes de vitesse supersonique m'avait rendu nauséuse. Je n'avais pas l'habitude, comme Pépé, de l'altitude, lui qui pilotait tous les dimanches ses petits coucous.

Pour tous ces voyages, j'étais aux anges. Dans mes rêves les plus fous, je n'aurai pu espérer autant de bonheur.

Mais c'était un homme âgé. Et pour un temps seulement, sa nouvelle vie lui avait donné des ailes. Il était content de revenir dans ces contrées qu'il connaissait déjà. Il en avait fait des voyages. Aucun endroit de la planète ne lui semblait inconnu.

Lorsque je fis mes deux ans professionnels en Corse, Pépé venait régulièrement y passer quelques jours. J'attendais toujours sa visite avec impatience. Nous étions seuls au monde et heureux. Il n'y avait pourtant jamais rien de sexuel. C'était mon père. Et mon grand-père. Et celui de ma fille qui maintenant était au loin.

Quand je revins dans la région parisienne, Pépé était ravi. Des ennuis de santé commençaient à se profiler. Mais j'étais présente. Il pouvait compter sur moi. Je me suis faite un devoir de lui rester dévouée jusqu'à la fin de ses jours.

J'ai tenu ma parole. Avec beaucoup de mal pourtant. Non pas parce que je ne le voulais pas, mais parce que la situation s'annonçait difficile.

Il dut faire face à trente-deux jours d'hospitalisation. On le libéra parce que nous étions à la veille de Noël. Mais ce séjour l'avait éprouvé. Sa mémoire fit défaut et les incohérences de la vie prirent le dessus. Il ne connaissait plus sa date de naissance, oubliait ses clés, perdait son chéquier, et autres affaires personnelles. Les ravages de cette maladie qu'est la vieillesse ne l'avaient pas épargné.

Mais j'étais là, présente. Je m'occupais de lui. Je l'emmenais à tous les rendez-vous médicaux, je le soignais et lui consacrais tout mon temps libre.

Ses deux bergers-allemands que j'adorais, « Vetti et Valmy » vieillissaient aussi. Plusieurs fois, et souvent en pleine nuit, je dus les conduire à la clinique vétérinaire pour les faire soigner.

En fait, j'avais trois charges d'âme.

Ils n'avaient de bergers-allemands que le nom car ils étaient doux comme des agneaux. Difficile à croire, mais les animaux élevés avec amour et tendresse rendent les bons sentiments qu'on leur témoigne et ne sont jamais agressifs.

Au fur et à mesure que l'on s'approchait de leur fin de vie, il a fallu les faire euthanasier. Ce fut un déchirement. C'était cruel mais nécessaire. J'étais anéantie chaque fois que je revenais de chez le vétérinaire.

Habitué aux animaux gardiens, Pépé voulut remplacer le premier parti, « Vetti ». Nous sommes donc allés chercher une remplaçante dans un chenil bien connu. C'est ainsi qu'arriva « Java », une adorable et gentille « bergère allemande » qui était bien malheureuse. A, à peine trois ans, Pépé était son sixième maître. Elle n'a pas été triste longtemps. Les animaux comme les hommes se fondent rapidement dans le moule du bonheur. « Valmy », qui n'avait pas supporté la mort de « Vetti » succomba, un mois plus tard, à une attaque cérébrale.

Nous étions donc trois, avec cette nouvelle pensionnaire qui s'accrochait à nous comme de la glu.

L'idée que Pépé ne survivrait pas à ces compagnons me hantait. Je ne m'étais pas trompée. Six mois plus tard, après un mois d'hospitalisation, Pépé a rendu l'âme dans mes bras. L'hôpital m'avait téléphoné lorsque j'étais en chemin et je suis arrivée à temps pour l'accompagner dans ses derniers instants.

Quelle épreuve ! Je n'arrêtais pas de pleurer. J'étais déprimée. Les souvenirs de mes parents morts me sont revenus de plein fouet. Les angoisses m'ont reprise. C'est comme si un tsunami était passé après une journée calme et ensoleillée.

Je me rendais, tous les soirs après le travail, à la clinique. Régulièrement, sa santé déclinait. Pépé était usé, mais a eu une longue vie.

On dit que les malades dans le coma vous entendent. J'en ai la conviction. Un jour, une aide-soignante lui posait une question. Pas de réaction. Je pris le relais : « papy, ne me laisse pas seule, j'ai besoin de toi ». Dans un brusque aller-retour de la tête, il m'adressa un sourire et retomba immédiatement dans l'inertie. Nous étions, toutes les deux consternées car pendant des semaines, Pépé ne réagissait plus à aucune sollicitation.

Seule dans sa chambre, je priais. Autant pour ce vieil homme qui nous avait apporté tant de bonheur que pour moi, si triste, si fatiguée d'être triste. L'instant fatidique arriva et son âme s'en alla. Je lui avais promis de rester avec lui jusqu'au bout. J'étais là !

Le milieu médical a été formidable. Je leur rends un grand hommage. J'étais « sa nièce » et les paperasseries se sont soldées simplement. Avec Pépé, nous avons évoqué sa future disparition et ses dispositions ont été respectées. Son inhumation s'est effectuée à Lyon dans son caveau familial. Une journée interminable qui a fini par m'épuiser physiquement, nerveusement et moralement.

Puis, il a fallu débarrasser sa maison. Le viager prenait fin. Heureusement, mes amis m'aidèrent. J'étais si lasse que je ne pouvais faire face qu'à l'indispensable.

Pépé m'avait raconté que lors du décès de sa femme, il avait trouvé des lettres d'amour qu'elle échangeait avec un colonel de l'armée. Elle était grande cardiaque et les médecins lui laissèrent le choix d'une intervention chirurgicale pour optimiser ses chances de survie. Elle avait donc choisi. Elle avait envisagé de ne pas s'en sortir. Ces blessants courriers sont donc restés volontairement dans son sac à main. Pépé était laminé. Il consacrait sa vie au travail et ne s'apercevait de rien.

Alors, tiraillé entre la peine et la curiosité, il engagea un détective privé pour retrouver cet homme dont il ne soupçonnait pas l'existence. Cet homme était décédé depuis longtemps. Il retrouva sa fille. Elle aussi « tombait de haut ». Elle se souvenait qu'enfant, elle demandait à son père d'où venait cette jolie cravate qui garnissait son cou. Embarrassé, le « rival gagnant » trouvait rapidement une explication.

La déception s'ajoutant à la colère, Pépé décida de réhabiliter le caveau de ses parents à Lyon pour y être inhumé, le moment venu.

Cette tâche effectuée, les affaires administratives réglées, je pus enfin me recueillir chez moi.

C'est dans mon logement, au fond de mon lit, que je « déprimais » à volonté. Je décompressais. C'était comme un élastique que l'on relâche après l'avoir tendu à l'extrême.

Désormais, seule avec « Java », une nouvelle vie s'annonçait.

Chapitre IX

La retraite

La retraite se prépare. Nous le savons tous. Même si au cours de ma vie, il m'est arrivé, dans les moments difficiles, d'y penser très souvent je n'aurai jamais pu imaginer sa réelle mise en place. Au cours d'une carrière, on se dit parfois « vivement la retraite ! ». Bien souvent, la fatigue ou l'ennui ou les charges trop lourdes nous font envier cette période de repos.

Ma fin de carrière a été gâchée par des problèmes de santé, ces problèmes que l'on ne souhaite même pas à son pire ennemi. J'aurais aimé pouvoir compter sur ma famille. Cette illustre, insensible, invisible et absente famille. Ma sœur aînée, seule elle aussi, m'a accompagné un petit bout de chemin. Mais la trahison et la déception ont eu raison de nos relations. Et une fois de plus, la solitude a été un pansement. Finalement, seule, rien ne peut m'atteindre. Je suis protégée des éléments extérieurs.

Aussi, je me suis sentie frustrée. Je n'ai pas eu la traditionnelle fête d'adieu organisée par les collègues. Ces « pots de départ » ont toujours du succès malgré leurs cacahuètes et mauvais petits fours. Mais ce n'était pas un malheur.

Le temps soigne les blessures et aide au rétablissement.

Alors, de jour en jour, la lumière s'est rallumée. Il fallait faire face à l'avenir. Cet inconnu qui me laissait perplexe. Je redécouvrais la vie. Puis, je me suis épanouie. Et tout doucement, difficilement, une nouvelle route s'est tracée. Un fonctionnaire n'est jamais riche. Mais je me sentais riche.

Que de contradictions dans une vie ! Les moments de bonheur alternent avec les moments de malheur. Quand l'équilibre est rompu, c'est là que nous flanchons. Alors efforçons-nous de voir le verre à moitié plein.

Quel bonheur de pouvoir céder à ses envies ! La retraite est la récompense d'une vie de travail. Et je comptais bien en profiter.

A l'automne de ma vie, je me sentais de mieux en mieux. Même si les marques du temps et de la maladie ont laissé des traces, j'étais décidée à chasser la « mémé » qui pointait en moi. Ce nouveau monde m'allait bien et m'offrait d'immenses possibilités.

Je renonçais à la chasse aux gentils maris, quête inutile, vaine et sans espoir. Je décrocherai bien un prix de vertu s'il en existait. Mais, dorénavant, d'autres centres d'intérêt m'importeraient davantage.

Je me consacrais à la peinture. Dans ma jeunesse, je « crayonnais » mais n'ai jamais pu exploiter cette envie. Dans l'atelier où j'exerce aujourd'hui, des amitiés se sont liées. Le couple qui a fondé cette association est charmant et très dynamique et d'une générosité comme on en voit rarement en ce monde. Des repas sont organisés ainsi que des journées intitulées « peintres de rues » et diverses expositions. Nous avons, tous, plaisir à nous retrouver toutes les semaines. Grâce aux réseaux sociaux, mon site internet fonctionne bien. Je suis comblée.

J'ai enfin pu profiter des cours d'histoire de l'art. Eternel rêve d'enfant. Quel bonheur de se livrer aux occupations de l'on aime !

Un trophée trône dans mon bureau. Le premier prix d'un concours de « tarot ». Le beau-frère, Roland, qui m'avait initié à la belote dans ma prime jeunesse doit être fière de moi, depuis l'au-delà. Il m'a transmis le goût des jeux de cartes et la convivialité qui l'accompagne.

Pour entretenir une certaine forme physique, je me rends très régulièrement à la piscine. Et systématiquement, je pense à « pépé » avec qui j'ai tant nagé. Que de bons souvenirs me viennent à l'esprit !

Je m'implique dans la vie de mon village. Mais, jongler entre les humeurs des uns et des autres, relève d'un parcours de combattant. Contrairement aux grandes villes où l'anonymat protège, dans les campagnes tout le monde se connaît. Il faut ménager les susceptibilités de chacun. On apprend « à prendre » les gens tels qu'ils sont. On s'adapte aux comportements des uns et des autres en respectant la personnalité de chacun.

Le respect et la courtoisie doivent primer et ainsi, tout le monde peut vivre en bonne intelligence.

Chaque semaine, je rends visite à Georgette, la doyenne du village. Elle est friande de sucreries. Je ne les oublie jamais. Un jeune homme lui est

également très fidèle, Bertrand qui nous rejoint pour prendre le café. Tous les trois, nous refaisons le monde en nous amusant.

La mamie Georgette est une femme de la région, de plus de quatre-vingt-dix ans. Elle mène sa vie de main de maître. Très lucide malgré son âge, nous festoyons tous les ans pour le réveillon de Noël. Nous réunissons nos solitudes en nous régalant.

Quand la mémoire nous lâche, il reste un fil conducteur qui nous permet de retrouver les souvenirs. Chaque petite chose de la vie qui nous rappelle quelque chose ou quelqu'un. Il faut s'y arrêter. D'aucuns préconisent de laisser le passé et de regarder vers l'avenir. Je ne suis pas d'accord. Sans passé, il n'y aurait pas d'avenir et encore moins de présent. C'est grâce à notre passé que nous sommes aujourd'hui ce que nous sommes. Et il est délicieux de se souvenir des bons moments.

J'ai la réputation d'être forte et dure. On me surnomme « Cruella ». Quelle erreur ! Cette carapace m'isole car lorsque je me sens agressée, je vois rouge et je riposte. Lorsque l'on me dupe, je sors les griffes. Lorsque je suis déçue, je coupe les ponts de manière irrévocable. Pépé me disait « intransigeante » mais appréciait cette détermination. Cette ténacité compensait sa vulnérabilité. Et le tandem fonctionnait bien.

Mes relations avec les hommes se limitent à de l'amitié. Une amitié est tellement plus précieuse qu'une vie de couple qui finit toujours par se déliter.

A plusieurs reprises, l'occasion s'est présentée de « refaire ma vie ». On ne refait pas une vie, on la continue. Dans ce domaine, il n'y a pas de garantie. Mais je n'ai jamais pu « sauter le pas ». La confiance est perdue.

L'amour est exclusif sitôt qu'on le partage sincèrement. Mais on ne peut faire confiance à personne, pas même à ceux qu'on aime. Aussi, pour moi, le célibat est devenu un état de perfection.

Je suis heureuse dans ma solitude. Elle me protège.

Seuls me manquent ma fille et mon petit-fils que je n'ai jamais vu. J'aurais aimé entretenir des relations normales. Je n'ai connu ni son mariage, ni la naissance du petit. Après plus d'une quinzaine d'années en Grande-Bretagne, avec son mari écossais, ils sont partis, sous contrat, au Qatar. C'est à

leur retour que j'ai eu la chance de les rencontrer. Nous étions heureux de nous retrouver. Je me trouvais pourtant dans cette triste période de mauvaise santé qui a, partiellement, brouillé mes pensées et mon esprit.

C'est particulièrement difficile au moment des fêtes de fin d'année, ce moment privilégié, Noël, où l'on se doit grâce et pardon.

Le rossignol a définitivement cessé chanter, il ne vient plus sur le rebord de la fenêtre.

Les amies qui ont jalonné ma vie se sont éparpillées. Chacune est à son parcours de vie. Seule exception, Marjolaine. Les amitiés de la « Villa » sont plus durables. Curieusement, cette relation ne s'est jamais éteinte. J'ai pourtant connu des gens formidables.

Je ne peux oublier l'équipe de jeunes filles qui m'étaient venues en aide au moment de ma séparation et installation dans le Poitou.

De même, au moment faste de ma carrière, nous étions trois collègues que l'on surnommait « la fine équipe ».

Par la suite, j'ai connu une famille formidable. Des gens serviables, bons et généreux comme il en existe peu. Les enfants sont devenus mes filleuls et j'en étais fière. La vie les a malheureusement maltraités. Le fils, de vingt-quatre ans, a été fauché en moto par un automobiliste imprudent. Le malheur a pris le dessus et a fait éclater le noyau familial. Les nouvelles se sont espacées jusqu'à disparaître complètement.

Finalement, je me suis sentie seule toute ma vie. Seule dans ma petite enfance avec des parents âgés, malades et des sœurs trop occupées à leur propre évolution, puis seule à la Villa malgré la collectivité, seule en ménage pour élever ma fille, seule pour m'occuper du grand-père et enfin seule dans foule à l'automne de ma vie malgré de charmantes distractions.

Quand « la grande faucheuse » viendra me chercher, je serai là, prête, et, sans doute pour la première fois de ma vie, je serai accompagnée pour mon dernier voyage.

Cette solitude que j'ai appris à aimer, me le rend bien. Je m'entoure de ce que j'apprécie. Je me suis créée un environnement dans lequel je me sens bien où aucun intrus n'a sa place. Seuls les chats vont et viennent. Je les aime. Ils me le rendent bien. D'aucuns diraient que je fais un transfert. Peut-être.

Mais je n'y prends ombrage. Ma vie actuelle est presque parfaite. Je n'en demande pas davantage.

Quelquefois, je pense à ma famille si absente. Une famille fantôme qui, sur plusieurs générations, s'épanche sur les réseaux sociaux.

Il m'arrive d'avoir des remords, mais aussi quelques regrets. La « Villa », si loin aujourd'hui, m'inspire tant de regrets, des regrets de ne pouvoir y retourner. Comme j'aimerais recommencer ma vie à partir de cette période !

Je reste persuadée qu'il faut compartimenter ses sentiments et que seulement ainsi, l'on peut survivre. Comme pour les gens, les mélanges sont néfastes.

Je vis une retraite paisible dans une campagne magnifique. Le temps passe trop vite. Et même si le village se meurt tout doucement, il restera toujours ce charme fou qu'offre la nature. Les oiseaux sont légions et la végétation, luxuriante.

Pourtant, ici comme ailleurs, la pollution gagne du terrain. Mais bien loin de celle des grandes villes, la campagne reste encore épargnée. C'est tellement triste quand la nature parle et que le monde ne l'entend pas.

Nul doute, le bonheur est, encore, dans le pré !